HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME CINQUIEME.



NOUVELLES

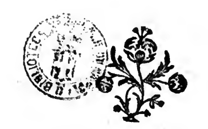
LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

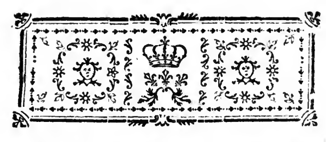
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVI.





HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE LVIII.

Miſs Byron *à Miſs* Lucie Selby.

LE Docteur Barlet m'a demandé quelles ſont les circonſtances de l'hiſtoire de Clémentine, dont je ſouhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'eſt engagé à me les tranſcrire : je les lui ai marquées par écrit ; peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher, car j'ai commencé par quelques endroits qui ne ſont pas les plus intéreſſans, tels que l'hiſtoire d'Olivia, celle de Madame Bemont, les différens entre

Sir Charles & le Seigneur Jeronimo, &c. mais les vraies circonſtances, ma chere, celles que je ſuis impatiente de ſavoir, ſont celles qui ſuivent.

La premiere converſation de Sir Charles avec Clémentine, au ſujet du Comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occaſion de ſes premiers accès de mélancolie.

Les moyens par leſquels Madame Bemont parvint à tirer d'elle-même l'aveu d'une paſſion qu'elle avoit ſi ſoigneuſement cachée aux plus tendres parens du monde.

L'accueil qu'on fit à Sir Charles, lorſqu'il arriva à Vienne.

Comment ſes articles de conciliation, pour la Religion & la réſidence, furent reçus de la famille, & de Clémentine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triſte & derniere ſéparation; ce qui la rendit néceſſaire, ce qui eſt arrivé depuis à Boulogne, & quelle eſt aujourd'hui la ſituation de Clémentine.

Si le Docteur s'explique nettement ſur ce dernier article, nous ſaurons peut-être ce qui fait deſirer le retour de Sir Charles à Boulogne après une ſi longue abſence, & pourquoi il paroît perſuadé que ſa complai-

ſance ne ſera utile à rien. O Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! mais point de délai, je vous en conjure, Sir Charles Grandiſſon ! point de délai, cher Docteur ! mon cœur ſouffre de la penſée du moindre délai, il ne peut la ſoutenir.

N. (Pluſieurs Lettres contiennent ici les premiers détails que Miſs Byron a demandés au Docteur Barlet : ils ſont d'une exceſſive longueur, qui oblige par conſéquent d'en ſupprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des événemens ; mais on ſe croit obligé auſſi d'en conſerver quelques-unes pour ſoutenir le caractere de l'ouvrage ; & peut-être placera-t-on les autres à la fin du dernier Tome, en forme de ſupplément).

N. Conférence de Sir Charles avec Clémentine, à l'occaſion de ſes premiers accès de mélancolie. On doit ramarquer que Sir Charles ne ſe défioit point encore qu'il en pût être le ſujet, quoiqu'elle eût rejetté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'eſt un extrait de ſes lettres qu'on va donner ; ainſi c'eſt lui-même qui fait ce récit au Docteur.

Le Marquis, la Marquiſe & le Chevalier Grandiſſon ſe promenoient dans une allée du jardin. Clémentine, à qui ſa triſ-

teſſe faiſoit chercher la ſolitude, étoit aſſez loin d'eux dans une autre allée avec Camille ſa femme de chambre, qui marchoit derriere, & qui s'efforçoit de l'amuſer par ſon entretien. Quoiqu'elle l'aimât, elle ne lui répondoit point; elle ſe plaignoit d'être importunée par ſes diſcours.

Chere fille! me dit le Marquis, les larmes aux yeux. Voyez-la marcher, tantôt d'un pas lent, tantôt plus vîte, comme pour ſe défaire de la compagnie de Camille. Elle commence à ſe dégoûter d'elle, parce qu'elle en eſt aimée. Mais qui paroît-elle voir avec plaiſir? Hélas! me ferois-je imaginé qu'une fille qui faiſoit les délices de mon cœur, en pût jamais faire le tourment! Cependant, elle n'en eſt pas moins aimable à mes yeux. Mais ſavez-vous, mon cher Grandiſſon, que nous ne pouvons plus tirer d'elle que des *oui* & des *non*? Il n'eſt plus poſſible de l'engager dans la moindre converſation, pas même ſur la nouvelle langue que vous lui avez appriſe, & pour laquelle nous lui avons vu tant de goût: eſſayez de la faire parler; mettez-la ſur quelque ſujet.

Oui, Chevalier, me dit la Marquiſe; parlez-lui, faites naître quelque ſujet qui ſoit capable de l'attacher. Nous l'avons aſſurée que nous ne lui parlerons plus de

mariage, jusqu'à ce qu'elle soit disposée elle même à recevoir nos propositions: ses yeux en larmes, nous en ont fait des remercimens; elle nous remercie par une révérence, lorsqu'elle est debout, & par une inclination de tête, lorsqu'elle est assise; mais il ne sort pas un mot de sa bouche: elle paroît inquiette & gênée, lorsque nous lui parlons. Voyez! elle entre dans le temple Grec; la pauvre Camille lui parle & n'obtient pas de réponse. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus; avançons-nous, par ce détour, jusqu'au petit bois de myrte, d'où nous pourrons entendre ce qui se passe.

En marchant, la Marquise me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune Officier, nommé le Comte de Marcelli, homme aimable, mais sans fortune, avoit aspiré secrétement au cœur de leur Clémentine: ils ne l'avoient su que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui, raisonnant avec eux sur la cause de cette profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le Comte s'étoit adressé à elle pour l'engager par de grandes offres, à faire tomber une lettre dans les mains de sa maîtresse; qu'elle l'avoit rejettée avec indignation, & qu'il l'avoit conjurée de n'en rien dire au Général, dont toute sa fortune dépendoit; que cette raison l'avoit

portée à se taire ; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa maîtresse de ce qu'elle avoit vu dans le voyage de Naples, elle lui avoit entendu nommer assez favorablement le Comte de Marcelli. Seroit-il impossible, ajouta la Marquise, qu'elle eût pris de l'inclination pour lui ? A tout hasard, Chevalier, faites tomber la conversation sur l'amour, mais d'une maniere éloignée, & gardez-vous bien de nommer Marcelli, parce qu'elle jugeroit que vous avez parlé à Camille : ma fille a de la fierté ; elle ne pourroit supporter que vous lui crussiez de l'amour, sur-tout pour un homme au-dessous d'elle ; cependant nous nous reposons sur votre prudence : vous le nommerez ou ne le nommerez pas, suivant que vous le jugerez convenable à vos vues. Comptez, ma chere, interrompit le Marquis, que ce soupçon est sans vraisemblance : il est vrai néanmoins que Marcelli étoit derniérement à Boulogne ; mais Clémentine est trop bien née pour s'engager dans un commerce clandestin.

Nous étions arrivés au petit bois de myrte qui est derriere le Temple, & d'où nous entendîmes le dialogue suivant.

Camille. Mais pourquoi, Mademoiselle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? vous

ſavez combien je vous aime ; vous avez toujours pris plaiſir à converſer avec moi : quelle offenſe ai-je commiſe ? Je n'entrerai point dans ce Temple, ſi vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croyez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette perſécution ? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre paſſion ni d'autre ſoin, ma chere maîtreſſe.

Clément. Laiſſez-moi donc, Camille ; je me trouve mieux lorſque je ſuis ſeule ; je me ſens plus tranquille. Vous me pourſuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre : en vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chere maîtreſſe ! je vous ſupplie....

Clém. Allez-vous recommencer vos ſupplications ? Encore une fois, laiſſez-moi ſi vous m'aimez. N'oſe-t-on me confier à moi-même ? Quand je ſerois une vile créature, qu'on ſoupçonne de quelque mauvais deſſein, vous ne m'obſerveriez pas avec plus d'attention. Camille vouloit continuer cet entretien ; mais un ordre

abſolu l'obligea d'y renoncer : elles demeurerent toutes deux en ſilence ; Camille paroiſſoit pleurer.

Il eſt temps, Chevalier, me dit le Marquis : avancez ; faites-vous appercevoir : mettez-la ſur l'Angleterre, ou ſur tout autre ſujet : il vous reſte une bonne heure juſqu'au dîner ; j'eſpere que vous nous la ramenerez plus gaie : il faut qu'elle paroiſſe à table ; nos convives remarqueroient ſon abſence : le bruit ſe répand déjà que ſa tête eſt altérée. Je crains, répondis-je, que ce moment ne ſoit pas des plus favorables : elle paroît agitée, & je ne ſais ſi Camille, avec la meilleure intention du monde, ne feroit pas mieux, dans ces occaſions, de ſe prêter un peu à l'humeur de ſa maîtreſſe. Alors, me dit la Marquiſe, il ſeroit à craindre que le mal ne ſe fortifiât, il peut devenir habituel : non ; cherchez le moyen d'engager la converſation ; nous attendrons ici quelques minutes, pour vous en donner le temps.

Je m'écartai de quelques pas, & paſſant dans l'allée qui conduiſoit au Temple, je m'approchai aſſez pour être apperçu ; mais la voyant aſſiſe, je me contentai de faire une profonde révérence. La femme de chambre étoit debout, entre deux

colonnes, son mouchoir aux yeux : je doublai le pas, comme si j'eusse appréhendé de troubler leur solitude, & je passai assez vîte ; mais ensuite je rallentis assez ma marche, pour entendre ce qu'elles disoint : Clémentine se leva ; & s'avançant à l'entrée du temple, elle jetta les yeux de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de discrétion. L'appellerais-je ? lui dit cette fille ; elle répondit successivement : non, oui, non ; enfin, non, ne l'appellez point : je veux faire un tour d'allée. A présent, Camille, vous pouvez me laisser ; il ne manque point de monde au jardin pour veiller sur moi ; ou demeurez, si c'est votre intention : peu m'importe par qui je sois observée ; seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée qui traversoit celle où j'étois ; mais après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le temps qu'elle en approchoit, je la saluai respectueusement, comme dans le dessein de me retirer pour la laisser libre : elle s'arrêta, & je l'entendis répéter à Camille ; apprendrez-vous du Chevalier ce que c'est que la discrétion ? je lui dis alors : pardonnez, Mademoiselle. . . . n'est-ce pas

porter trop loin la liberté. . . . elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuse aujourd'hui, Camille me tourmente. Les Poëtes de votre pays, Monsieur, sont-ils aussi séveres que les nôtres contre l'abus que les femmes font de leur langue.

Les Poëtes de tous les pays, Mademoiselle, se vantent de la même inspiration, les Poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croient sentir.

Oui, Monsieur, c'est un joli compliment que vous faites à mon sexe.

Les Poëtes, Mademoiselle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conséquent le sentiment plus vif; mais comme ils n'ont pas toujours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t-il quelquefois d'expliquer fort bien les causes, & de se donner trop de carriere sur les effets.

Elle apperçut son pere & sa mere entre quelques orangers. Mon Dieu! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, Chevalier : elle s'avança vers eux; ils s'arrêterent. Vous paroissez, lui dit le Marquis, en conversation sérieuse avec le Chevalier Gran-

diſſon. Nous vous laiſſons, ma chere ; votre maman & moi nous retournons au logis, ils nous quitterent.

Jamais des parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers ſon allée : que je ſerois coupable de n'y pas répondre ! Ne les aviez-vous pas déjà vus, Monſieur ?

Je ne faiſois que les quitter, Mademoiſelle ; ils vous regardent comme la meilleure des filles, mais ils ſont fort affligés de votre triſteſſe.

Je reconnois leur extrême bonté, & mon chagrin ſeroit de leur cauſer quelque peine. Vous ont-ils témoigné de l'inquiétude, Monſieur ? vous êtes le confident de toute la famille, & votre conduite noble & déſintéreſſée, vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même ils ont déploré le triſte état dans lequel ils croient vous voir ; ils l'ont déploré les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher ; vous entendrez plaider votre cauſe : approchez, vous dis-je ; venez entendre ce qu'il ſemble que le Chevalier prépare : il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoiſelle, j'ai fini.

Non, Monſieur, je ne le puis croire. Si vous avez commiſſion de mon pere & de ma mere, je ſuis prête, comme je le dois, à vous écouter juſqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoiſelle! repris-je d'un air attendri, digne objet de tant d'inquiétudes! que puis-je, que dois-je vous dire? Mes vœux pour votre bonheur peuvent me rendre importun; mais comment eſpérer d'obtenir votre confiance, lorſqu'elle eſt refuſée à votre mere?

Que veut on, Monſieur? quelles vues a-t-on ſur moi? Je ne ſuis pas en bonne ſanté: j'étois vive; j'aimois la converſation, le chant, la danſe, le jeu, les viſites, & je n'ai plus de goût pour tous ces amuſemens; il ne me reſte que pour la ſolitude: je ſuis contente avec moi-même; la compagnie m'eſt devenue à charge, & je ne ſuis pas libre de penſer autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, Mademoiſelle, dans une perſonne de votre âge? votre famille n'en conçoit pas la raiſon, & c'eſt ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en ſuis bien fâchée.

Aucun plaiſir ne paroît faire impreſ-

fion fur votre ame : vous êtes d'une piété exemplaire ; on n'a jamais eu plus de refpect que vous pour la religion ; cependant. . . .

Vous, Monfieur ! un Anglois, un hérétique. . . pardonnez fi je vous donne ce nom ; mais n'eft-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété & de Religion !

Nous ne toucherons pas, s'il vous plaît, à cet article ; ce que je veux dire, Mademoifelle. . . .

Oui, Monfieur, j'entends ce que vous voulez dire ; & j'avouerai que je fuis quelquefois une créature fort mélancolique : je ne fais d'où me vient cette altération, mais elle eft réelle, & je ne faurois être plus à charge à perfonne que je le fuis à moi-même.

Mais, Mademoifelle, ce mal doit avoir une caufe. N'eft-il pas étrange que vous ne répondiez que par des foupirs & des larmes à la plus tendre & la plus indulgente des meres ? Cependant elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obftination ou de l'humeur ; c'eft le même refpect, la même douceur, la même complaifance qu'elle a toujours été charmée de trouver dans fa chere Clémentine : elle n'ofe forcer votre filence ; fa tendreffe lui fait

craindre de vous preſſer trop. Comment pouvez-vous donc, chere ſœur, (pardonnez cette liberté, Mademoiſelle) comment pouvez-vous quitter une ſi bonne mere, ſans lui dire un mot de conſolation ? Comment pouvez-vous la voir ſouffrir elle-même, le cœur plein, les yeux mouillés de pleurs, n'ayant pas la force de s'arrêter, & ne ſachant néanmoins où porter ſes pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de conſolant à votre pere affligé ? Comment le ſecret d'une ſi fâcheuſe altération demeure-t-il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un temps où vous deviez couronner toutes leurs eſpérances ?

Elle verſa quelques larmes : elle pencha la tête vers Camille, & elle s'appuya un moment ſur ſon bras ; enſuite ſe relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obſtination & de la bonté de ma mere ! Je ſouhaiterois . . . . oui, je ſouhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes ancêtres ! je faiſois la conſolation de ma famille, & je vois que je n'en ſerai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiſelle !

Ne me blâmez point ; rien ne me ſa-



tisfait dans moi-même : quel misérable être, que celui qui ne peut supporter son existence !

Je ne me flatte pas, Mademoiselle, que vous preniez assez de confiance à votre quatrieme frere, pour lui ouvrir votre cœur : ce que je vous demande uniquement, c'est de soulager celui de la meilleure des meres, & de la mettre en état de rendre le même service au meilleur des peres.

Elle a paru réfléchir ; elle a détourné le visage ; elle a pleuré ; je l'ai crue à demi vaincue.

Chargez votre fidelle Camille, Mademoiselle, de déclarer vos peines à votre Mere.

Arrêtez, Monsieur, (comme rappellant ses idées) n'allez pas si vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! quoi donc ? qui vous a dit que j'aie quelque chose à révéler ? Vous êtes insinuant, Monsieur ; vous m'avez presque persuadée que j'ai quelque secret qui me pese sur le cœur ; & lorsque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos instances, je n'ai rien trouvé. De grace, Monsieur... elle s'est arrêtée.

Et de grace, Mademoiselle, (en prenant sa main) ne croyez pas que je me paie de cette défaite.

Vous étes trop libre, Monſieur. (Sans retirer cependant ſa main.)

Pour un frere ! Mademoiſelle ; trop li-bre pour un frere ! (& je quittai ſa main.)

Hé bien, qu'eſt-ce donc que mon frere demande de moi ?

Il vous ſupplie, il vous conjure ſeu-lement de déclarer à votre tendre, à votre excellente mere....

Arrêtez, Monſieur, je vous en ſupplie à mon tour. Quoi ? que voulez-vous que je déclare ? Apprenez-moi donc vous-même, inventez un ſecret qu'il me con-vienne de déclarer ; & s'il m'épargne la peine des recherches peut-être parvien-drai-je alors à rendre au moins mes freres plus tranquilles.

Ce badinage, Mademoiſelle, commence à me donner quelqu'eſpoir : continuez dans cette agréable diſpoſition, & le ſecret tou-che de lui-même à ſa fin ; les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voyez ici, ne ceſſe pas de me tourmenter par la folle imagi-nation que j'ai de l'amour. Une jeune per-ſonne de mon ſexe ne peut être grave, & ſe livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuſe auſſi-tôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, ſi j'avois donné à quelque homme au monde le

pouvoir de me causer la moindre inquiétude. Je me flatte, Monsieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon frere, vous n'avez pas de votre sœur une si méprisable idée.

Méprisable ! Je ne conviens point, Mademoiselle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi ? lorsqu'il s'égare dans le choix de l'objet ?

Mademoiselle !

Qu'ai-je dit qui vous étonne ? Auriez-vous dessein... Mais je n'ai pensé ici qu'à vous faire connoître que ce n'est pas d'aujourd'hui que je pénetre vos insinuations ; & que le jour, si vous vous en souvenez, où vous me lûtes quatre vers d'un de vos Poëtes, qui contenoient une peinture si forte de la mélancolie des amans, je suppose que vous aviez la malice de m'en faire l'application ; mais si vous avez eu cette vue, Chevalier, je vous assure qu'elle étoit sans fondement, comme l'importunité de ceux qui m'insultent & me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d'amour.

Je vous proteste, Mademoiselle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors ! ni à présent, j'espere.

Je me souviens des vers; comment pourrois-je vous les appliquer ? Le refus que

vous avez fait de plusieurs amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du Comte de Belvedere, quoiqu'approuvé de toute votre famille, sont des convictions....

Voyez Camille, (en m'interrompant avec précipitation) le Chevalier est convaincu : je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher de l'amour.

Mais; Mademoiselle, si vous donniez quelqu'explication à votre mere sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez de ne pouvoir entrer dans les vues de votre pere.... Peut-être....

Des explications! interrompit-elle; entendrai-je toujours parler d'explications? Hé bien, Monsieur, je ne suis pas en bonne santé, je me déplais à moi-même; faut-il le redire?

Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule de conscience, je ne doute pas,

Mademoiselle, que votre Confesseur....

Il ne me rendroit pas plus tranquille : c'est un homme de bien, mais si sévere ! (ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant si Camille n'avoit pu l'entendre.) Il s'alarme quelquefois plus qu'il ne devroit ; & pourquoi ? parce que les bonnes qualités que je vous connois, me portent à juger bien de vos principes, & que tout hérétique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos sentimens.

Votre mere, Mademoiselle, me demandera si vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere, naturellement ouvert, lui persuade que tout le monde doit être aussi peu réservé qu'elle. Votre pere, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque assez qu'il seroit charmé de me voir obtenir cette grace de vous, à titre de quatrieme frere. M. l'Evêque de Nocera....

Oui, oui, Monsieur, je sais que vous êtes adoré dans ma famille ; j'ai moi-même une parfaite considération pour vous, & je crois la devoir à un quatrieme frere, qui m'a si généreusement conservé le troisieme : mais, Monsieur, qui peut l'emporter sur votre propre obstination dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé ? Si j'avois quelque poids sur le cœur,

croyez-vous que ma confidence fût réservée pour un homme qui eſt né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumiere ? Devénez Catholique, Monſieur, & je ne vous déguiſerai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'eſt alors que vous ſerez mon frere, & je délivrerai un des plus ſaints hommes du monde, des alarmes dont il eſt rempli pour moi, lorſqu'il me voit dans un commerce familier avec un hérétique auſſi obſtiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de ſecrets que je ne vous communique volontiers comme à mon frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiſelle, de les déclarer à votre Mere, à votre Confeſſeur, à M. l'Evêque de Nocera...

Oui, ſi j'en avois.

Au reſte j'admire que votre Confeſſeur s'alarme de la faveur avec laquelle je ſuis traité dans votre famille. M'eſt-il jamais arrivé, Mademoiſelle, de vous parler de Religion ?

Je l'avoue, Monſieur, mais vous êtes d'une obſtination dans vos erreurs, qui ôte l'eſpérance de vous en convaincre. Je vous conſidere réellement, ſuivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon quatrieme frere ; je ſouhaiterois que tous mes freres fuſſent dans le ſein d'une même

Religion. Voulez-vous que le Pere Marescotti entre là-dessus en conférence avec vous ; & s'il leve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction ?

Dispensez-moi, Mademoiselle, de toutes les disputes qui touchent la Religion.

Il y avoit long-temps, Monsieur, que je pensois à vous faire cette proposition.

Vous me l'avez quelquefois fait pressentir, Mademoiselle, quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui ; mais je suis attaché à la Religion de mon pays, & ma bonne foi me tient lieu de lumieres, je respecte les honnêtes gens dans tous les partis.

Fort bien, Monsieur, vous êtes un obstiné, c'est ce que je dois conclure de cette réponse : j'ai pitié de vous ; je vous plains du fond du cœur ; vous avez reçu d'excellentes qualités : je me suis dit quelquefois à moi-même, que vous n'étiez pas fait pour vivre & mourir dans la haine du Ciel : mais retirez-vous, Chevalier, laissez-moi, vous êtes le plus obstiné des hommes, & votre obstination est de la plus criminelle espece, puisque vous évitez la conviction.

Nous sommes si loin de notre sujet, Mademoiselle, que je prends le parti de vous obéir : je vous quitte, & je vous demande pour unique grace....

Pas si loin peut-être que vous vous l'imaginez, interrompit-elle, en tournant la tête; pour me cacher qu'elle rougissoit; mais que demandez vous de votre sœur?

Que pour répandre la joie dans toute sa famille, elle paroisse à table avec un visage plus gai, sur-tout devant plusieurs convives qui se promettent l'honneur de la voir. Qu'il ne soit pas question, Mademoiselle, de ce silence....

Vous devez trouver, Monsieur, que je ne l'ai pas trop gardé avec vous. Lisons-nous ce soir quelqu'Auteur Anglois? Adieu, Chevalier : je m'efforcerai d'être de bonne humeur à table; mais si je l'étois moins qu'on ne le desire, que vos yeux ne m'en fassent point un reproche : elle tourna dans une autre allée.

J'étois fort éloigné, mon cher Docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu'elle avoit pris; mais je ne m'en crus pas moins obligé, par la justice que je devois à cette famille, de hâter ma séparation : & lorsque je fis connoître à Clémentine que je me disposois à partir, je ne fus pas peu satisfait de l'air de froideur avec lequel je lui vis recevoir cette nouvelle.

Miss Byron fait les réflexions suivan-

tes sur cet endroit, & sur celui de la premiere conférence qui regardoit la recherche du Comte de Belvedere.

Ne concluez-vous pas de ce détail, chere Lucie, comme des explications préliminaires que j'ai reçues dans la bibliotheque, que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous à Northampton-Shire? oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'est-il pas étrange, ma chere, qu'un pere, une mere, des freres aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne passe pas dix-huit ou dix-neuf ans? Lui faire apprendre la Langue Angloise! N'admirez vous pas cette discrétion dans un pere & une mere? & le choisir pour disposer cette pauvre fille en faveur de l'homme qu'ils souhaitoient de lui faire épouser! Mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la premiere conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son intégrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée pour l'avenir. De tout mon cœur, Lucie: vous êtes libre de les excuser; mais,

ſans être en Italie, tout le monde auroit pu croire un tel précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant plus dangereux qu'il eſt homme d'honneur & de naiſſance. Un précepteur, dans ce cas, eſt toujours celui qui oblige ; on l'appelle maître, comme vous ſavez, & ce nom renferme celui d'écoliere ou de ſervante. Quel eſt le pays du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, ſoit qu'il ſoit queſtion de danſe, de muſique, de langues ou d'autres ſciences ? Mais laiſſons-les payer le prix de leur indiſcrétion.

Je quitte à ce moment le Docteur; je n'ai pas manqué de lui inſinuer, auſſi adroitement que je l'ai pu, quelques-unes de mes obſervations : il m'a dit que la Marquiſe avoit été élevée à Paris ; que depuis quelque temps d'ailleurs, les manieres étoient fort changées en Italie : que parmi les perſonnes de condition, la liberté Françoiſe commençoit à prendre viſiblement la place de la réſerve Italienne, & que le ſavoir, la politeſſe & le bon goût, qui ſont communs aux Dames de cette famille, leur faiſoient donner particuliérement le nom de *Francaiſes*.

Vous remarquerez dans la ſeconde con-

férence, avec combien d'adresse (& combien d'honneur, à la vérité) Sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de frere qu'on l'autorise de prendre avec elle. Avec quelle affectation il répete le nom de sœur! Ah Lucie! je suis aussi sa sœur dans le même sens: il est accoutumé à ce langage, & peut-être l'emploie-t-il comme un préservatif contre la passion des jeunes personnes de mon sexe; cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai presque fait gloire. Ses sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi le moyen de me pénétrer? Que j'admire le silence de Clémentine! mais, dans les circonstances où j'étois, auroit-elle été plus réservées? Qu'elle s'y prend bien dans cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zele de Religion! Il paroît assez que si ses instances avoient eu quelque succès, elle n'auroit pas caché long-temps la cause de sa mélancolie, sur-tout lorsqu'elle voyoit dans ses parens autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié, pour cette noble Clémentine, commence à faire une forte impression sur mon cœur; je ne m'occupe plus que de cette pensée: que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits!

N., CONFÉRENCE où Madame Bemont

découvre le ſecret de Clémentine. M. Barlet avertit Miſs Byron, qu'à la priere de la Marquiſe, Madame Bemont rendit compte par écrit à cette Dame de tout ce qui s'étoit paſſé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de ſa lettre.

Vous me pardonnerez, Madame, d'avoir différé juſqu'aujourd'hui à vous écrire, lorſque j'aurai commencé par vous apprendre que c'eſt d'hier au ſoir ſeulement que je ſuis en état de vous donner quelque ſatisfaction ſur l'entrepriſe que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je ſuis parvenue à la connoiſſance du ſecret ; peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, eſt la maladie qui trouble depuis long-temps le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illluſtre famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Que cette chere fille n'a-t-elle pas ſouffert, dans un combat ſans relâche entre le devoir, la Religion & l'amour ! J'appréhende néanmoins que cette découverte ne ſoit pas fort agréable à votre famille ; mais la certitude ne laiſſe pas d'être préférable au doute. Si vous remarquez peut-être un peu de ménage dans

la conduite que j'ai observée, vous aurez la bonté de vous souvenir que c'est précisément la commission dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné aussi de n'oublier aucune circonstance dans la relation que vous desirez, pour vous mettre en état d'employer les remedes que vous jugerez convenables à la guérison du mal : j'obéis.

Les premiers jours qui ont suivi notre arrivée à Florence, se sont passés en amusemens, tels que nous avons pu les imaginer, pour faire régner la gaieté autour de l'aimable Clémentine; mais voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle & qu'elle ne s'y prêtoit que par politesse, j'ai dit aux Dames, que je prendrois entiérement sur moi le soin de la divertir, & que tout mon temps seroit employé à son service ; elles y ont consenti. Lorsque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie, & me faisant l'honneur de m'embrasser, avec toutes les graces dont le Ciel l'a si richement pourvue, elle m'a protesté que ma conversation seroit un baume pour son cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la solitude. Je me dispense d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir son affection ; mes soins avoient eu

tant de ſuccès, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chere Clémentine : ainſi je me flatte, Madame, que vous pardonnerez la liberté de mon ſtyle.

Hier au ſoir elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une leçon, dans quelque bon livre Anglois : je fus ſurpriſe de ſes progrès dans la langue de mon pays. Ah ! ma chere, lui dis-je, quelle admirable méthode que celle de votre Précepteur, ſi j'en juge par la connoiſſance que vous avez acquiſe en ſi peu de temps, d'une langue qui n'a pas la douceur de la nôtre, quoique pour la force de l'expreſſion, elle ne le cede peut-être à aucunes des langues modernes ! Je la vis rougir. Le croyez-vous ? me dit-elle ; & je crus remarquer dans ſes yeux, comme ſur ſon viſage, qu'il n'étoit pas beſoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai ſur le rayon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du Comte de Belvedere avec éloge ; elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui repréſentai que le Comte paroiſſant plaire à toute ſa famille, il me ſembloit qu'elle devoit expliquer un peu ſes objec-

tions. En vérité, ma chere, ajoutai je, vous n'avez pas ſur ce point tout le reſpect que vous devez à l'indulgence de vos chers parens.

Elle treſſaillit. Ce reproche eſt dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame ?

Penſez-y bien, répliquai-je, ſi vous le croyez injuſte, après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuſes.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque choſe à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres parens du monde ; mais il y a des particularités, des ſecrets ſi vous voulez, qu'on n'eſt pas bien aiſe de divulguer. Peut-être, aimeroit-on mieux ſe les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chere, eſt d'une ame extrêmement généreuſe. Si je ne craignois d'être indiſcrete.....

Oh! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de queſtions trop preſſantes, je ſerois embarraſſée à vous répondre.

Il me ſemble, ma chere Clémentine, que la communication des ſecrets, eſt le vrai ciment de la ſincere amitié. Arrive-t-il quelque choſe d'intéreſſant ? Se trouve-t-on dans quelque nouvelle ſituation ? Un

cœur fidele n'a point de repos, qu'il n'ait répandu ſon plaiſir ou ſa peine dans le cœur auquel il s'eſt aſſocié ; & cette ouverture mutuelle, rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle ſolitude, dans quelle triſteſſe & quelles ténébres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu'un ſes penſées les plus intimes ? Le poids du ſecret, s'il eſt queſtion d'une affaire intéreſſante, opprime néceſſairement un cœur ſenſible ; la plus profonde mélancolie vient à la ſuite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du Ciel une ame incapable d'amitié. & l'eſſence de ce divin ſentiment, n'eſt-elle pas la communication, le mélange des cœurs, le plaiſir de verſer ſon ame dans celle d'un véritable ami ?

J'en conviens : mais vous avouerez auſſi, Madame, qu'une jeune perſonne peut ſe trouver ſans un véritable ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle connoîtroit la fidélité, ſa confiance peut être refroidie par les qualités perſonnelles, par la différence de l'âge, par celle des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui eſt d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous ſommes nées, vous ſavez, Madame, que nous avons autour de nous plus de courtiſans que d'amis. Le

défaut de Camille eſt de me tourmenter continuellement, de toucher ſans ceſſe la même corde, apparemment par l'ordre de ma famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma mere qu'à elle; d'autant plus que pour l'effet, ce ſeroit la même choſe.

Vous avez raiſon, ma chere; & comme le Ciel vous a donné une mere, qui eſt moins votre mere que votre ſœur & votre amie, il eſt ſurprenant pour moi, que vous l'ayiez laiſſée ſi long-temps dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire? Ah! Madame... (elle s'arrêta.) Mais ma mere eſt dans les intérêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'eſt revenir à la queſtion. Vos parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections contre l'homme dont ils épouſent les intérêts?

Je n'ai point d'objections particulieres. Le Comte de Belvedere mérite une meilleure femme que je ne puis l'être pour lui. Je le reſpecterois parfaitement, ſi j'avois une ſœur à laquelle ſes ſoins fuſſent adreſſés.

Hé bien, ma chere Clémentine, ſi je devine la raiſon qui cauſe votre éloignement pour le Comte de Belvedere, me promettez vous cette candeur, cette fran-

choſe, que je crois eſſentielles à l'amitié?

Elle héſita. J'attendis ſa réponſe en ſilence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux ſur les miens; je vous crains, Madame.

Je ne m'en plains pas, ma chere, ſi vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, Madame? Que vous êtes prévenue en faveur de quelqu'autre homme; ſans quoi vous ne pourriez ſouhaiter à votre ſœur, ſi vous en aviez une, le mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi! Non, Madame, ce n'eſt pas l'opinion que j'ai du Comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

O Madame! que vous êtes preſſante!

Si vous me trouvez indiſcrette, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous ſoyez indiſcrette: cependant vous m'embarraſſez.

Je vous cauſerois moins d'embarras, ſi je n'avois pas deviné juſte, & ſi l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué ſans honte.

O Madame! Que vous me preſſez! Que puis-je répondre?

Si vous avez quelque confiance en moi,

si vous me croyez capable de vous aider de mes conseils.

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractere est si bien établi !

Hé bien, chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez vous deviner ?

Qu'un homme de vile naissance... sans fortune.... sans mérite peut-être...

Arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable de m'avilir jusqu'à cet excès ? Pourquoi me souffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naissance royale, d'un génie supérieur, au-dessus de vos espérances.

O Madame ! Et ne devinerez-vous pas aussi quelque Prince Mahométan, tandis que votre esprit se donne carriere ?

Non, Mademoiselle ; mais je prends droit de cette ouverture même : & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je suis persuadée que la Religion fait toutes ses difficultés. Les Catholiques zelés, n'ont pas meilleure opinion des Protestans, que des Sectateurs de Mahomet ; & quoique Protestante, j'avoue que les personnes de ma secte ont aussi leurs préjugés. Le zele est toujours zele,

quelque forme & quelque nom qu'il puiſſe prendre. On m'a dit qu'un jeune aventurier avoir fait le paſſionné pour Clémentine.....

Un aventurier, Madame! (d'un air de dédain.) Ne me croyez jamais capable....

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer auſſi un jeune Seigneur Romain, un cadet de la maiſon de Borgeſe... Suppoſerai-je que c'eſt lui?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aiſe pendant qu'elle me croyoit éloignée de la vérité).

Mais ſi le Chevalier Grandiſſon (ce nom l'a fait rougir) lui a rendu de mauvais offices....

Le Chevalier Grandiſſon, Madame, eſt incapable de rendre de mauvais offices.

Etes-vous ſûre, Mademoiſelle, que le Chevalier ne ſoit pas artificieux? Il eſt homme d'eſprit. Cette qualité doit quelquefois inſpirer de la défiance Les gens de ſon caractere, ne frappent que lorſqu'ils croient leurs coups certains.

Il n'eſt point artificieux, Madame. Il eſt ſupérieur à l'artifice, il n'en a pas beſoin. Il eſt adoré de tous ceux qui le connoiſſent, ſa franchiſe eſt auſſi admirable que ſa prudence. Il eſt au-deſſus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

Je conviens qu'il merite beaucoup d'égards de votre famille, & je ne suis pas surprise qu'il y reçoive tant de caresses. Mais il me paroît bien surprenant que, contre toutes les prudentes maximes du pays, un jeune homme de cette figure ait été admis.... Je m'arrêtai.

Comment donc ? N'allez pas vous imaginer que je... que je... elle s'arrêta aussi, en hésitant avec un embarras fort remarquable.

La prudence, Mademoiselle, ne permet point d'exposer légérement l'honneur d'une famille, & de donner occasion aux entreprises.. .

Assurément, Madame, vous vous êtes laissée prévenir contre lui. Il est le plus désintéressé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes filles, pendant le séjour qu'il a fait ici, que c'est un homme de fort bonne mine.

De bonne mine ! je le crois bien. On ne voit guere d'hommes de la figure de M. Grandisson.

Et le trouvez-vous aussi merveilleux du côté de l'esprit & du caractere, que je me souviens de l'avoir entendu dire aussi ? Je ne l'ai vu que deux fois Il m'a paru qu'il faisoit un peu l'homme d'importance.

Oh !! ne l'accufez pas, Madame, de n'être pas un homme modefte. Il eft vrai qu'il fait diftinguer les occafions de parler & de fe taire; mais il n'a rien qui reffemble à la préfomption.

Falloit-il tant de courage, pour fecourir votre frere, que la plupart lui en attribuent dans cette heureufe aventure ? Deux domeftiques bien armés avec lui, l'efpérance de voir arriver quelques paffans fur la même route, les affaffins en très-petit nombre, & troublés par leur propre confcience.

Chere, Chere Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laiffée prévenir ? perfonne, dit-on, n'eft Prophete dans fon pays : mais je vois que M. Grandiffon n'a pas beaucoup de faveur à fe promettre ici d'une Dame du fien.

Je ne fais.... mais vous a-t-il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables ?

S'il l'a fait ! Oui ; il m'a parlé du Comte de Belvedere, & peut-être avec plus de chaleur....

Réellement ?

Oui, réellement ; avec plus de chaleur, qu'il me femble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi ?

Pourquoi ? parce que . . . parce que....

Etoit-ce à lui... vous comprenez, Madame.

Je suppose qu'on l'avoit chargé de cette commission.

Je me l'imiagine aussi.

Sans doute, sans doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris...

Je crois entrevoir, Madame, que vous n'aimez pas le Chevalier. Mais je puis vous assurer que vous êtes la seule personne que j'aie entendu parler de lui . . . je dis même avec indifférence.

Dites moi, ma chere Clémentine ; que pensez-vous, sincérement, de la figure & du caractere de M. Grandisson ?

Vous pouvez en juger par ce que j'ai dit.

Qu'il est bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

En vérité, je le crois tel que vous dites ; & je ne suis pas seule de cette opinion.

Mais il est Mahométan.

Mahométan, Madame ? Ah ! Madame Bemont.

Ah ! ma chere Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aie pas pénétrée ? Si vous n'aviez jamais connu M. Grandisson, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir Comtesse de Belvedere.

Et pouvez - vous penser, Madame.....

Oui, oui, ma chere jeune amie, je le pense.

Chere Madame ! vous ne ſavez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t-il donc jamais ?

Quoi Madame ? Un homme d'une Religion différente ! Un homme obſtiné dans ſes erreurs ! Un homme qui ne m'a jamais marqué le moindre ſentiment d'amour ! Un homme, après tout, dont la naiſſance ne vaut pas la mienne. Un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de ſon pere ! & d'un pere qui ne refuſe rien à ſes plaiſirs ! Fierté, naiſſance, devoir, Religion, tout ne vous répond-il pas pour moi ?

Eh bien, je ne puis donc louer en ſûreté M. Grandiſſon. Vous m'avez accuſé d'une injuſte prévention contre lui. Je veux vous faire voir à préſent, qu'un homme eſt quelquefois Prophete aux yeux des femmes de ſon pays. C'eſt de tous ceux qui le connoiſſent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de ſon caractere : l'Angleterre dans ce ſiecle n'a produit perſonne qui lui faſſe tant d'honneur. Il eſt honnête homme, dans le ſens le plus étendu de ce terme. Si les vertus morales, ſi la Religion étoient perdues dans le reſte du monde, on les retrouveroit en lui, ſans

faste, sans ostentation. Dans quelque lieu qu'il paroisse, il est recherché des sages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens distingués par les sentimens & les lumieres. Il exerce le bien, sans distinction d'états, de Sectes & de Nations. Ses compatriotes même font gloire de son amitié ; ils s'en servent pour établir leur crédit dans leurs voyages & dans leurs affaires, sur-tout en France, où il n'est pas moins respecté qu'en Italie. Il est descendu des meilleures maisons d'Angleterre par les deux lignes du sang, & fait pour les premiers honneurs de sa Patrie, lorsqu'il y voudra prétendre. Je suis informée qu'on lui en offre déjà quelques unes des plus illustres Héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à son gré. Vous convenez qu'il est généreux, brave, d'une figure charmante...

O chere, chere Madame Bemont ! C'est trop, c'est trop ! ... Cependant, je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'est impossible de vous résister plus long-temps. J'avoue, j'avoue, que je n'ai un cœur que pour M. Grandisson. A présent, comme je ne doute point que ce ne soit mes parens qui vous ont chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment soutiendrai-je leurs regards ? Je ne puis

désavouer que vous ne m'ayiez arraché mon secret de bonne grace, & sans condition : mais qu'ils sachent, du moins, combien j'ai combattu contre une passion que je me reproche, & qui convient si peu à une fille de leur sang. Je vais vous mettre en état de les instruire.

Premiérement, comme vous le savez, il a sauvé la vie au plus cher de mes freres ; & ce frere a reconnu que s'il avoit suivi les conseils d'un si fidele ami, il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon pere & ma mere me l'ont présenté, avec ordre de le regarder comme un quatrieme frere ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'est trouvé que le libérateur de mon frere étoit le plus aimable & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes parens l'ont accablé de caresses. On a passé sur les formalités domestiques & sur celles de la Nation. Il s'est vu parmi nous, aussi libre, aussi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon frere Jeronimo me témoignoit sans cesse, que tous ses desirs étoient de me voir à son ami. Toute autre récompense sembloit être au-dessous de M. Grandisson ; & mon frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit

de moi, me croyoit seule capable d'acquitter sa reconnoissance. Mon Confesseur, par ses craintes & ses invectives, a confirmé plutôt que refroidi mon estime pour un homme qu'elles me paroissoient injurier. D'ailleurs, sa propre conduite, son désintéressement & son respect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a toujours traitée comme une sœur, dans la plus grande familiarité de l'amitié, & lorsque sa bonté lui a fait faire avec moi l'office de précepteur. Comment aurois-je pu m'armer contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance ?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes sentimens, que dans le temps où l'on m'a proposé le Comte de Belvedere, & d'un ton si sérieux, que j'en ai pris l'alarme. J'ai considéré le Comte, comme la ruine de mes espérances. Et je n'ai pu répondre néanmoins aux questions de mes parens, qui vouloient savoir la cause de mon refus. Quelle raison aurois-je pu leur apporter, lorsque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme ? une prévention entiérement cachée dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt que d'être jamais la femme d'un homme d'une Reli-

gion contraire à la mienne. Je ſuis zelée Catholique. Tous mes parens ne le ſont pas moins. Combien n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre hérétique, comme je lui en donnois ſouvent le nom ; le premier que mon cœur n'ait pas déteſté, car je ne vous connoiſſois point encore, ma chere Madame Bemont. Je crois en effet, que c'eſt le plus obſtiné Proteſtant qui ſoit jamais ſorti d'Angleterre. Quel beſoin avoit-il de venir en Italie ? Que ne demeuroit-il dans ſa Nation ? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter ſi long-temps, & perſiſter dans ſon opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié ? Mon cœur lui faiſoit ſecrétement ces reproches. Il m'a ſemblé d'abord, que je n'y prenois pas d'autre intérêt que celui de ſon ſalut. Mais enſuite, m'étant apperçue qu'il étoit néceſſaire à mon bonheur, & toujours réſolue néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas Catholique, j'ai tourné tous mes ſoins à ſa converſion, dans l'eſpoir de tout obtenir de l'indulgence de mes parens, & perſuadée que de ſa part il ſe feroit un honneur de notre alliance, ſi nous pouvons l'emporter ſur ce point.

Mais lorſque j'ai déſeſpéré de le fléchir, j'ai pris la réſolution de tourner mes efforts

ſur moi-même, & de vaincre ma paſſion, ou de mourir. O Madame ! qu'il m'en a coûté dans ce combat ! Mon Confeſſeur m'a remplie d'épouvante par les menaces du Ciel. Ma femme de chambre n'a pas ceſſé de me tourmenter. Mes parens m'ont preſſée en faveur du Comte de Belvedere. Le Comte m'a importuné par ſes ſoins. Le Chevalier eſt venu augmenter la perſécution, en me parlant pour le Comte. Juſte Ciel ! Que faire ! A quoi me déterminer ! Pas un inſtant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour délibérer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres ſentimens ! Comment aurois-je pris ma mere pour ma confidente ? Mon jugement étoit en guerre avec ma paſſion, & j'eſpérois toujours que la victoire ſeroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai ſenti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois je alors une Madame Bemont à conſulter ! Il n'eſt pas ſurprenant que je ſois devenue la proie d'une noire mélancolie qui m'a forcée au ſilence !

Enfin, le Chevalier prit la réſolution de nous quitter. Quelle peine, & quel plaiſir néanmoins, ne reſſentis je point de cette nouvelle ? J'eſpérai de bonne foi que ſon abſence rétabliroit mon repos. La veille de

ſon départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui devant toute ma famille. Elle fut uniforme. Je parus gaie, tranquille, heureuſe dans moi-même, & j'admirai la joie que je cauſois à mes chers parens. Je fis des vœux pour le bonheur de ſa vie; je le remerciai du plaiſir & de l'utilité que j'avois tirée de ſes leçons; & je lui ſouhaitai de n'être jamais ſans quelqu'un dont l'amitié lui fût auſſi agréable que la ſienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me ſentis point dans la néceſſité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir; & mes adieux furent plus libres qu'il ne ſembloit s'y attendre. Je crus voir, pour la premiere fois dans ſes yeux, un air d'intérêt, qui me donna pour lui-même une pitié, dont je me figurai que le beſoin étoit paſſé pour moi. Cependant j'eus un inſtant d'émotion à ſon départ. Lorſque la porte ſe ferma ſur lui : elle ne ſe rouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet agréable étranger ! Cette réflexion fut ſuivie d'un ſoupir. Mais qui auroit pu le remarquer? Je n'ai jamais vu partir mes amis ſans donner quelque marque de ſenſibilité à leur ſéparation. Mon pere

pere me ferra contre fon fein. Ma mere m'embraffa. Mon frere l'évêque me donna mille noms tendres ; & tous mes amis, ne penfant qu'à me féliciter de ma gaieté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clémentine. Je me retirai, pleine de la fatisfaction que je venois de répandre dans une chere famille, où j'avois fait régner long-temps la triftefſe.

Mais hélas ! ce nouveau rôle étoit trop difficile à foutenir. Les plaies étoient trop profondes . . . Vous favez le refte, Madame, & que toutes les douceurs de la vie font perdues pour moi. Jamais, jamais, quand mon fort feroit entre mes mains, je ne ferai la femme d'un homme qui fait profeffion d'être l'ennemi d'une foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé, & que je n'abandonnerois pas pour une Couronne, fût-elle fur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois, dut-il être vengé par une mort cruelle, dans la plus agréable faifon de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de parler plus long-temps. Elle cacha fon vifage dans mon fein. Elle foupira. Chere Clémentine ! Qu'elle pouffa de foupirs, & que j'en fus attendrie !

Vous n'ignorez rien à préfent Madame, de ce qui s'eft paffé entre votre aimable

fille & moi. Jamais il n'y eut de combat ſi noble entre le devoir & l'amour, quoique ſon cœur ſoit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laiſſer l'eſpérance d'une heureuſe révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informaſſe de toutes ces circonſtances. Elle n'oſera lever les yeux, dit-elle, devant ſon pere & ſa mere. Elle appréhende encore plus, s'il eſt poſſible, qu'on n'informe ſon Confeſſeur de l'état de ſon ame & de la cauſe de ſa maladie. Mais je lui ai repréſenté qu'il étoit abſolument néceſſaire que ſa mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'appréhende, Madame, que cette guériſon ne devienne impoſſible par toute autre voie que la ſatisfaction de ſon cœur. Cependant, ſi vous parvenez à vaincre les objections de votre famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre fille même, c'eſt-à-dire, ſes ſcrupules de Religion, pour lui faire accepter le ſeul homme qu'elle puiſſe aimer. Vous prendrez conſeil de votre ſageſſe : mais quelque parti que vous embraſſiez, il me ſemble qu'elle doit être traitée avec beeucoup de douceur. Comme elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je ſuis perſuadée que dans une occaſion ſi délicate, où ſon jugement eſt

en guerre avec ſon amour, une méthode oppoſée feroit au-deſſus de ſes forces. Puiſſe le Ciel, pour lequel votre reſpect eſt ſi connu, vous inſpirer les meilleures réſolutions ! J'ajouterai ſeulement, que depuis la révélation d'un ſecret qui a fait tant de ravages dans ſon charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute néanmoins l'accueil dont elle ſe croit menacée à ſon retour. Elle me conjure de l'accompagner, lorſqu'elle ſera rappellée par vos ordres. Mon ſecours, dit-elle, lui ſera néceſſaire pour ſoutenir ſes eſprits. Elle parle d'entrer dans un couvent. Elle juge qu'il lui eſt également impoſſible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder ſon devoir avec une paſſion qu'elle ne peut ſurmonter.

Un mot de conſolation de votre chere main, ſerviroit beaucoup, j'en ſuis ſûre, Madame, à guérir ſon cœur bleſſé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

La Marquiſe fit à cette Lettre une réponſe où la reconnoiſſance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un Billet pour ſa fille, rempli de la plus tendre affection, pour la preſſer, non-ſeulement de revenir à Boulogne, mais d'engager

ſon amie à faire le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promeſſe, au nom de ſonpere & de ſes freres, de lui faire le plus indulgent accueil, & d'une aſſurance qu'on entreprendroit l'impoſſible pour la rendre heureuſe ſuivant ſon propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au Chevalier Grandiſſon, lorſqu'il arriva de Vienne.

Je fus reçu avec des vifs témoignages d'eſtime & d'amitié par le Marquis même & par le Prélat. Auſſi-tôt qu'ils m'eurent laiſſé libre. Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embraſſa tendrement. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis ſi long-temps à cœur, eſt heureuſement décidée. O Chevalier! votre bonheur eſt certain. Clémentine eſt à vous. C'eſt à préſent que j'ai le plaiſir d'embraſſer mon frere. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureuſe ſœur. Vous la trouverez avec ma mere. Elles vous attendent. Accordez quelque choſe à l'embarras d'une fille ſi tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de ſes ſentimens.

Camille parut alors pour me conduire au cabinet de la Marquiſe. En chemin, elle me dit d'une voix baſſe: avec quelle joie nous revoyons le meilleur de tous

les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompenſe.

Je trouvai la Marquiſe à ſa toilette, richement parée, comme en cérémonie, mais ſans ſes femmes autour d'elle ; & Camille même ſe retira, lorſqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine, étoit debout, derriere le fauteuil de ſa mere. Elle étoit miſe dans le meilleur goût ; mais ſa modeſtie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroiſſoit venir des circonſtances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La Marquiſe ſe leva. Je m'empreſſai de baiſer ſa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit, vous êtes le ſeul, Chevalier, le ſeul de tous les hommes à qui je puiſſe faire ce compliment avec bienſéance ; & ſe tournant vers ſa fille : Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au Chevalier ? La charmante Clémentine tenoit les yeux baiſſés, avec quelques marques d'altération ſur ſon teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente mere, mais je vous réponds de ſes ſentimens.

Jugez, cher Docteur, combien je dus être touché d'une ſi flatteuſe réception, moi qui ne ſavois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Epargnez-moi, chere

Marquiſe, dis-je en moi-même ! N'exigez rien qui bleſſe mes principes, & prenez pour vous le monde entier avec toute ſa gloire & ſes tréſors, je ſerai aſſez riche, ſi vous m'accordez votre Clémentine.

La marquiſe plaça ſa fille dans ſon propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moyen de me livrer à ma reconnoiſſance, lorſque j'étois combattu par mes craintes ? Cependant je m'expliquai avec aſſez d'ardeur, pour faire attribuer à mon reſpect une retenue dont il n'étoit pas la ſeule cauſe. Enſuite ayant avancé un fauteuil pour la Marquiſe, j'en tirai un pour moi par ſon ordre. Elle prit une des mains de ſa fille pour exciter ſa confiance, & je me haſardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baiſſa la tête en rougiſſant, mais elle ne ſe refuſa point à cette hardieſſe, comme elle l'avoit fait dans une autre occaſion. Sa mere me fit pluſieurs queſtions indifférentes ſur mon voyage, & ſur les Cours que j'avois viſitées depuis mon départ. Elle me demenda des nouvelles d'Angleterre, de mon pere, de mes ſœurs ; & ces dernieres queſtions furent accompagnées d'un air de complaiſance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des perſonnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mêlange de peine & de plaisir ne ressentis-je point de toutes ces faveurs ! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de Religion, & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une conversation assez courte, l'aimable fille se leva, fit une profonde révérence à sa mere, me salua d'un air de dignité, & sortit du cabinet. Ah ! Chevalier, me dit alors la Marquise, je ne m'attendois guere, lorsque vous nous avez quittés, à vous revoir si-tôt, ni pour le sujet qui nous rassemble. Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur avec reconnoissance. Votre modestie sert de frein à votre empressement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire ?

Le Marquis & moi, continua-t-elle, noûs laisserons certains points à régler entre vous & l'Evêque notre fils. Vous aurez, si vous n'y mettez pas d'opposition, un trésor dans Clémentine, & même un trésor avec elle. Notre dessein est de faire en sa faveur tout ce que nous aurions fait si son affection s'étoit déclarée pour le mari que son pere avoit en vue. Vous pouvez juger que notre fille nous est chere... sans quoi...

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, M. Grandiſſon, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres femmes.

Il eſt certain, mon cher Docteur, que je n'avois jamais vu de femme pour laquelle j'euſſe ſenti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de Religion, par la confiance que toute cette famille avoit eue pour moi, & par la réſolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une étrangere.

J'aſſurai la Marquiſe que j'étois ſans engagement; que n'ayant pas eu la préſomption d'aſpirer au bonheur qu'elle me faiſoit enviſager, à peine oſois-je me flatter que ce fût à moi qu'il fût réſervé. Elle répondit qu'elle m'en croyoit digne, que je connoiſſois toute l'eſtime dont ſa famille étoit remplie pour moi, que celle de Clémentine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu; que c'étoit mon caractere qui faiſoit mon bonheur; que l'opinion du monde n'avoit pas laiſſé de leur cauſer quelque embarras, mais qu'ils s'étoient mis au-deſſus de cette conſidération, & qu'ils ne doutoient pas que la généroſité, autant que la reconnoiſſance, ne me fît faire auſſi tout ce qui dépendoit de moi.

Le Marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répandue dans tous ses traits. Cette chere fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toujours un bonheur, Chevalier, d'avoir des enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus Clémentine est une excellente fille. Dans les dispositions générales de la Providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'Evêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au Chevalier, interrompit la Marquise, ce que nous pensons à faire pour lui.

Comment votre fille l'a-t-elle reçu, reprit il ? Avec assez d'embarras, je m'imagine.

La Marquise lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond soupir, c'est ce que j'avois prévu.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t-on permis de voir cette excellente mere, cette charmante fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions ? Quels parens, cher Docteur ! Quelle indulgence ! Et le monde a-t-il rien de comparable à leur Clémentine ? Cependant ils ne sont pas heureux ! Mais je crois l'être encore moins, moi qui

essuierois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuser les offres d'une famille à laquelle je dois tant de respect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'Evêque souhaitoit me voir dans une salle voisine. Je demandai la permission de me rendre à ses ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes sentimens pour Clémentine, & de ma reconnoissance pour la famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes : mais quoique j'eusse prévu cet étrange dénouement, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit : Vous ne dites rien, mon cher Grandisson ! Vous hésitez ! Quoi ? Monsieur, la fille d'une des premieres maisons d'Italie ; une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un Prince, n'obtiendroit que le refus d'un simple Gentilhomme, d'un étranger dont la fortune est encore dépendante ? Est-il possible, Monsieur, que vous demeuriez incertain sur mes offres ?

Je répondis enfin, que j'étois moins surpris qu'affligé de ses propositions ; que j'en avois eu quelque pressentiment, sans quoi l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeller, & les témoignages de bonté avec lesquels on m'avoit reçu, ne m'au-

roient pas permis de modérer ma joie.

Il se jetta sur quelques points de Religion, dans lesquels je refusai long-temps de m'engager ; & mes réponses furent moins celles d'un Théologien, que d'un homme d'honneur qui s'en tient à sa persuasion. Foible défense, repliqua-t-il, je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obstination dans l'erreur. Mais quittons un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois comme une étrange infortune d'être réduit à la nécessité d'employer des raisonnemens pour engager un particulier à recevoir la main de ma sœur. Apprenez, Monsieur, que si je faisois connoître à Clémentine que vous eussiez seulement balancé... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au visage.

Je lui demandai la permission de l'interrompre ; & lui faisant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'assurai que je ne pensois point à m'en défendre, parce que je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de respect pour une personne qui méritoit celui d'un Prince. Je lui dis que je n'étois à la vérité qu'un particulier, mais dont la naissance n'avoit rien de méprisable, si l'on pouvoit tirer quelque considération d'une longue suite d'ancêtres, lorsqu'on n'a point

à se reprocher de les avoir déshonorés. Mais, Seigneur, ajoutai-je, que servent les ancêtres à la vertu? Je ne connois point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus avant qu'on me fît l'honneur de me rappeller. Vous ne me conseilleriez pas d'y renoncer, aussi long-temps que j'attacherai mon honneur à les suivre.

Il reprit d'un ton plus modéré. Vous ferez là-dessus d'autres réflexions, mon cher Chevalier, & je vous prie seulement d'observer que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme estimable. Nous souhaiterions tous, comme ma sœur, de vous voir parmi nous. Un Prosélyte tel que vous, justifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Pensez-y, cher Grandisson. Cependant, que personne ne sache dans notre famille, que vous avez besoin d'y penser, & que ma sœur, surtout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'est votre ame. De-là vient l'ardeur avec laquelle nous encourageons une passion si pure & si noble.

Je l'assurai que mon regret étoit au-dessus de toutes mes expressions, & que pendant toute ma vie je respecterois sa famille par d'autres motifs que sa noblesse & sa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le temps d'y penser ? interrompit-il avec une nouvelle chaleur. Vous êtes absolument déterminé.

Si vous saviez, lui répondis-je, ce qu'il m'eu coûte à vous dire que je le suis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura quelque temps comme incertain. Eh bien, Monsieur, reprit-il assez brusquement, j'en suis très-fâché. Passons chez mon frere Jeronimo. Il a toujours été votre avocat depuis qu'il a fait connoissance avec vous. Jeronimo est capable de reconnoissance. Mais vous, Chevalier, vous ne l'êtes point d'une sincere affection. Ma seule réponse fut que, graces au Ciel, il ne rendoit point justice à mes sentimens.

Je me laissai conduire à l'appartement de son frere. Là, que n'eus-je point à souffrir de l'amitié de l'un & des instances de l'autre ! Enfin le Prélat me demanda d'un ton plus froid, si je souhaitois qu'il me conduisît à son pere, à sa mere, à sa sœur, ou si je voulois partir sans les voir ? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde révérence aux deux freres. Je me recommandai à leur amitié, & par eux, aux respectables personnes qu'ils avoient nommées, & je retournai à mon logement, le cœur si serré, que je fus incapable de sortir

pendant le reste du jour. Le même fauteuil où je m'étois jetté en arrivant, me retint deux heures entieres.

Vers le soir, Camille, déguisée sous une grande mante, vint demander à me voir. Elle se fit connoître, aussi-tôt qu'elle fut seule avec moi. O Monsieur! me dit-elle, dans quelle consternation j'ai laissé toute la famille! Personne ne sait que je suis ici; mais je n'ai pu me défendre d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un instant pour vous apprendre combien nous sommes à plaindre. Votre générosité vous inspirera ce que vous devez aux circonstances. Après votre départ, Monsieur l'Evêque a fait à Madame le récit de votre conférence. Ah! Monsieur, vous avez un ardent ami dans le Seigneur Jeronimo. Il s'est efforcé de tout adoucir. Madame s'est hâtée d'informer M. le Marquis: Jamais je ne l'avois vu dans une si grande colere. Il est inutile de vous répéter ce qui lui est échappé.

Contre moi, Camille!

Oui, Monsieur: il croit sa famille perdue d'honneur.

Le Marquis della Porretta, chere Camille, est le plus digne de tous les hommes. Je l'honore jusqu'au point.... mais de grace, continuez.

La Marquiſe n'a pas manqué d'informer auſſi ma jeune Maîtreſſe. Elle l'a fait dans les termes les plus tendres. J'étois préſente. Peut-être appréhendoit-elle d'avoir beſoin de mes ſervices ; elle m'avoit donné ordre de demeurer. Avant qu'elle ait eu le temps d'achever ſon récit, ma jeune Maîtreſſe s'eſt jettée à genoux devant elle ; & la remerciant de ſa bonté, elle l'a ſuppliée de lui épargner le reſte. Je vois, lui a-t-elle dit, qu'une la Porretta, que votre fille, Madame, eſt refuſée. C'eſt aſſez; comptez, Madame, que votre Clémentine n'a pas l'ame ſi baſſe, qu'elle ait beſoin des conſolations d'une mere pour ſoutenir cette indignité. Je ne la reſſens que pour mon pere, pour vous, Madame, & pour mes freres. Que le Ciel béniſſe l'étranger, quelque pays qu'il habite. Il y auroit peu de nobleſſe à s'emporter contre lui. N'eſt-il pas maître de ſes réſolutions. Mais il me rend maîtreſſe auſſi des miennes. Ne craignez pas Madame, que je manque de fermeté dans cette occaſion. Vous, Madame, mon pere, mes freres, vous n'aurez rien à me reprocher.

Sa mere l'a ſerrée contre ſon ſein, avec des larmes de joie. Elle a fait appeller M. le Marquis, pour lui raconter ce qu'elle venoit d'entendre de ſa fille. Elle ne l'a pas

embrassée moins tendrement, & tout le monde s'est réjoui d'une si forte apparence de guérison. Mais le Pere Marescotti, son Directeur, est arrivé mal-à-propos dans ces circonstances. On l'a instruit de ce qui s'étoit passé. Il a demandé instamment à la voir. Il a prétendu qu'il falloit profiter de cette crise, pour lui faire accepter le comte de Belvedere. On m'a chargée de la prévenir sur cette visite. O Camille ! s'est-elle écriée ; laisse-moi retourner à Florence, auprès de ma chere Madame Bemont ! Partons demain ; à ce moment, s'il est possible. Je veux remettre à voir le Pere Marescotti, lorsque je serai dans la situation qu'il desire. Mais les instances du Pere ont prévalu. Je ne doute point de ses bonnes intentions. Il a passé une demi-heure avec elle. Cet entretien l'a laissée dans un profond accès de mélancolie. Sa mere, qui s'est empressée de la rejoindre, l'a trouvée comme immobile, les yeux fixes, & l'air aussi sombre que jamais. Deux ou trois questions n'ont pu tirer d'elle un mot de réponse. Lorsqu'elle a commencé à parler, ses discours ont marqué de l'égarement ; & sans être sollicitée en faveur du Comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit, ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d'esprit lui est revenue. Plût au Ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vu son Directeur! Toute la famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu'elle s'est trouvée seule avec moi; Camille, m'a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le Chevalier Grandisson? Que sert de s'emporter contre lui? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empressement a peut-être rendu méprisable à ses yeux? Je ne puis souffrir qu'il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s'est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t-elle repris, il faut convenir que le mépris est bien difficile à supporter! Elle s'est levée alors de sa chaise; & depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même; tantôt elle paroît s'adresser à quelqu'un. Elle a toujours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle tressaillit, comme on fait dans la plus vive surprise. Assise, ou debout, elle n'est jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverses marques de tristesse & d'affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache les larmes à tout le monde. Dans les discours qu'elle tient, je crois avoir découvert

qu'elle répete une partie de ce qui s'est passé entr'elle & son Directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots: Ciel ! être méprisée ! Elle a dit une fois, être méprisée par un Protestant ! Quel comble de honte !

Telle est, ajouta Camille, la situation de ma malheureuse Maîtresse. Je vois, Monsieur, que ce récit vous touche. Vous êtes sensible à la compassion. La générosité fait une partie de votre caractere. Vous aimez ma Maîtresse. Il est impossible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur ! L'amour de ma maîtresse s'étendoit au delà de ce monde périssable. Elle vouloit être à vous, monsieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pu se livrer plus longtemps à sa tendre affection, pour une maîtresse qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me sentois pas la force de parler : & quand j'en aurois été capable, dans quelle vue aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur ? Je la remerciai de ses intentions. Je la chargeai de dire à Jeronimo que je ferois fond éternellement sur son amitié ; & que la mienne étoit égale à mon respect pour son illustre famille, & que tout ce que je possédois au monde, sans en excepter ma vie, seroit toujours à

leur disposition. Pendant qu'elle me saluoit pour se retirer, je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien, dans la crainte, lui dis-je, que l'accès de l'Hôtel della Porretta ne me fût interdit, & que je n'eusse plus l'occasion de lui parler. Elle se fit presser long-temps pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher Docteur, aurois-je été capable de refuser! Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille! Ma principale consolation, dans cette triste aventure, est qu'après toutes mes réflexions, je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur ; d'autant plus que jamais, peut-être, il n'y eut un plus grand exemple de désintéressement, car la terre n'a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain, Monsieur Grandisson reçut la Lettre suivante du Seigneur Jeronimo.

Est-ce vous, mon cher ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les événemens ! Je ne le pourrois avec justice. Blâmerai-je mon pere & ma mere ? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma Sœur. Cependant ils reconnoissent que vous vous êtes conduit

fort noblement ; mais ils avoient oublié que leur fille avoit des yeux. Qui ne connoiſſoit pas ſon diſcernement ? Qui pouvoit ignorer ſon eſtime & ſon goût pour le mérite ? Dois-je donc blâmer ma ſœur ? Non, aſſurément. Je blâmerai encore moins ſes deux autres Freres. Mais n'eſt-ce pas ſur moi que le blâme doit tomber ? Cette chere ſœur, m'a-t on dit, a confeſſé à Madame Bemont, que la vive tendreſſe qu'elle m'a vue pour vous, n'a pas eu d'influence ſur ſon cœur. Eſt-ce donc moi-même que je dois accuſer ? Si je conſidere mon intention, & la juſtice de mes ſentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livré aux tranſports de ma reconnoiſſance. Ne trouverai-je donc perſonne que nous puiſſions accuſer de notre malheur ? La nature en eſt bien étrange, & les circonſtances ſans exemple !

Mais eſt-il vrai qu'il y ait une différence ſi irréconciliable entre les deux Religions ? Il faut le croire. L'Evêque de Nocera l'aſſure. Clémentine le penſe. Mon pere & ma mere en ſont perſuadés.

Mais votre pere en a-t-il la même opinion ? Voulez-vous, Chevalier que nous le choiſiſſions pour arbitre ? Non, vous ne

le voudrez point. Vous êtes auſſi déterminé que nous, quoiqu'aſſurément avec moins de raiſon.

Quelle ſera donc notre reſſource! Laiſſerons-nous périr Clémentine? Quoi? ce galant homme, qui n'a pas fait difficulté d'expoſer ſi généreuſement ſa vie pour le frere, n'entreprendra-t-il rien pour ſauver la ſœur? Venez, cruel ami, & voyez ſa ſituation. Cependant on ne vous pemettra pas de la voir dans ce triſte état. L'impreſſion de votre refus, dont elle ſe croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zelé Directeur.... Comment ce perſonnage a-t-il pu ſe faire un devoir de déchirer une ame auſſi ſenſible à la piété qu'à l'honneur! Vous voyez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous importuner par une Lettre. C'eſt pour vous demander en grace de me venir voir. Faites-moi l'honneur, Chevalier, de venir paſſer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vu hier au ſoir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, ſi vous en reſſentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois depuis long-temps, avec quelle fermeté vous êtes atta-

ché à vos principes, & parce qu'il eſt impoſſible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne ſuis-je en état de vous prévenir ! je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette viſite, que dans les circonſtances, elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes inſtances.

Vous avez fait entendre à mon frere que croyant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi ſur cette idée. Si je vois la moindre apparence de ſuccès.... Mais j'en déſeſpere par toute autre voie que celle de l'abjuration. Ils aiment votre ame. Ils ſont perſuadés qu'elle leur eſt plus chere qu'à vous. N'y a-t-il pas dans ce ſentiment, un mérite que vous ne ſauriez-vous attribuer ?

J'apprends que le Général eſt arrivé cette nuit. Quelques affaires qui l'ont appellé ce matin, ne m'ont point encore permis de le voir. Je crois qu'il n'eſt point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur eſt vive. Il adore Clémentine. Il n'eſt encore informé qu'à demi de notre malheureuſe ſituation. Quel changement pour ſes eſpérances ! Une des principales vues de ſon voyage étoit de vous embraſſer, & de con-

tribuer à la satisfaction de sa sœur. Ah, Monsieur ! il est venu pour assister à deux Actes solemnels ; l'un qui devoit être votre mariage en conséquence de l'autre. Je répete que vous ne devez pas vous rencontrer. Ce seroit une mortelle affliction pour moi, que vous reçussiez la moindre offense de quelqu'un de mon sang, surtout dans la maison de mon Pere. Venez néanmoins. Je brûle de vous voir & de vous consoler ; quand vous devriez ravir toute espérance de consolation à votre tendre & fidele ami,

JERONIMO DELLA PORRETTA.

N. Le Chevalier, ayant accepté cette invitation, en rendit compte alors au Docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses lettres à Miss Byron.

JE fus introduit, sans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé pour m'attendre. Je crus remarquer dans ses yeux, & dans la maniere dont il me salua, plus de réserve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon ami ! Il m'assura que ce changement étoit impossible ; & passant tout d'un coup à sa sœur : chere Clémentine, me dit il ! Elle a passé une fort mauvaise nuit. Ma mere ne l'a pas quittée jusqu'à trois

heures. Il n'y a qu'elle, dont la présence lui impose.

Que pouvois-je répondre ? Je me sentois pénétré jusqu'au fond de l'ame. Mon ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba sur un autre sujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le Général peut rentrer à toute heure, me dit-il ; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné ordre qu'on m'avertisse, avant que d'introduire ici personne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous consentez à ne pas voir le Général, & même mon pere & ma mere, lorsqu'ils viendront s'informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au Jardin par l'escalier dérobé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire ; que je n'étois chez lui qu'à son invitation, & que s'il desiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignasse à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaisance pour lui ; mais que par tout autre motif, je n'étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il. Toujours le même, cher

cher Grandiſſon ! Que ne ſommes-nous freres ! Nous le ſommes du moins de cœur & d'ame. Mais quelle eſt la conciliation que vous m'avez fait eſpérer ?

Je lui déclarai alors, que je paſſerois alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, ſi la chere Clémentine conſentoit à m'y accompagner ; ou que ſi ce voyage lui déplaiſoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma Patrie ; que pour la religion, elle ſeroit toujours libre de garder la ſienne, & que je ne demandois qu'un homme diſcret pour ſon Aumônier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'eſpéroit rien de cette ouverture. Cependant il m'offrit de la propoſer comme de moi. Elle me ſatisferoit, continua-t-il ; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir ſur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & perſonne ne veut m'écouter. Plût au Ciel, Chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je ſais que les raiſons ne vous manquent point pour vous défendre. Il eſt bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos Ancêtres vous en paroiſſe une ſi forte ! J'ai peine à croire que vous ayez beaucoup de jeunes gens capables de cette obſtination.... contre des offres ! des avantages !... D'ail-

leurs, il eſt ſûr que vous aimez ma ſœur. Vous aimez ſûrement toute ma famille. Tout le monde, j'oſe le dire, mérite ici votre affection ; & vous conviendrez qu'ils n'ont pu vous donner de plus fortes marques de leur eſtime.

Mon ami n'attendoit pas que je lui répondiſſe par des argumens. Dans un cas ſi touchant, ma réponſe la plus expreſſive étoit le ſilence.

Camille vint l'interrompre. La Marquiſe, me dit-elle, ſait que vous êtes ici, Monſieur, & vous prie de ne pas ſortir ſans la voir. Je crois qu'elle me ſuit. Je l'ai laiſſée avec ma jeune Maîtreſſe, & dans un grand embarras pour la faire conſentir à la ſaignée qu'elle craint beaucoup. M. le Marquis & M. l'Evêque ſont ſortis ; ils n'ont pu ſoutenir les tendres inſtances qu'elle leur faiſoit, pour obtenir que le Chirurgien fût renvoyé.

La Marquiſe entra preſqu'auſſi-tôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes ſur ſon viſage, quoiqu'avec un mélange de tendreſſe & d'abattement. Demeurez, me dit-elle ; ne vous levez point, Chevalier. Elle ſe jetta dans un fauteuil. Elle ſoupira, elle pleura ; mais elle auroit ſouhaité de pouvoir cacher ſes larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me ſerois efforcé

de la consoler. Mais, que pouvois-je dire? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher aussi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre Chevalier ! dit-il, d'un ton de pitié. Je ne doute point de ses peines répondit la Marquise, du même air de bonté, quoique son fils eût parlé fort bas : le Chevalier peut être opiniâtre ; mais je ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente femme ! Que je fus touché de sa générosité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoissez, mon cher Docteur Barlet, & vous vous représentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la santé de sa sœur. Je craignois de faire cette question. Elle n'est pas plus mal, lui dit la Marquise ; mais son imagination est dans un trouble... Malheureuse fille ! Là-dessus elle versa un torrent de larmes.

J'eus la hardiesse de prendre sa main. O Madame ! n'y a-t-il point de conciliation ! n'y a-t-il point....

Elle m'interrompit. Non, Chevalier ; la Religion n'en admet point. Il ne m'est pas permis d'en proposer. On connoît trop bien votre ascendant. Ma fille ne sera pas long-temps Catholique, si nous consentons qu'elle soit à vous : & vous savez ce que nous penserions alors de son salut ! Il

vaut mieux la perdre pour jamais.!... Cependant, comment une mere... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer fur fes levres. Lorfqu'elle eut retrouvé la voix ; Clémentine, reprit elle, eft en difpute avec fon Chirurgien, pour fe défendre de la faignée. Elle m'a demandé mon fecours avec tant d'inftances, que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle fonna. Au même inftant fa fille parut ellê-même, le bras lié, le vifage pâle & troublé. Elle avoit fenti la lancette, mais on n'avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de fang.; & dans fon effroi, elle venoit implorer l'affiftance de fa mere.

N. Ici, M. Grandiffon repréfente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui fuccéda tout d'un coup dans fon efprit, & la facilité qu'elle eut à fe laiffer tirer du fang, lorfqu'il eut joint fes prieres à celles de la Marquife. Ce détail n'eft pas fans agrémens pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut faignée dans la chambre de fon frere. On profita de l'occafion pour lui tirer tant de fang, que s'étant évanouie, elle fut tranfportée dans fon appartement, où fa mere la fuivit.

Le Chevalier continue :

Une autre fcene ne fut pas long-temps à

fuccéder. Camille vint nous avertir que le Général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer avec la Marquife, le miférable état de fa fœur, qui étoit tombée dans un fecond évanouiffement. Il fera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-vous difpofé à le voir ? Je lui répondis que fon frere ayant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois fortir fur le champ, fans quelque apparence d'affectation ; mais que s'il tardoit un peu, j'étois réfolu de me retirer. A peine ceffois-je de parler, qu'il entra feul, en s'effuyant les yeux. Votre ferviteur, Monfieur, me dit-il d'un air fort fombre : & fe tournant vers fon frere, il lui demanda des nouvelles de fa fanté. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne font pas propres à la rétablir. J'ai vu Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fût fi profond ? Et s'adreffant à moi : en vérité, Monfieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'eft pas un conquête vulgaire. Sa naiffance... Je l'interrompis : il me femble, Monfieur, que je ne merite point ce compliment. Mon triomphe, Monfieur ! Il n'y a point, dans votre famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi, Chevalier ? La Religion, la confcience ont tant de force ?

Qu'il me foit permis de vous faire la

même queſtion, Monſieur, de la faire à M. l'Evêque de Nocera & à toute votre famille. Votre réponſe ſera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer.

Si vous trouvez, repris-je, une différence aſſez eſſentielle entre les deux religions, pour exiger que j'abandonne la mienne, pourquoi ſerois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la vôtre ? Mettez-vous à ma place, Monſieur.

Je m'y mets, & je crois que dans votre ſituation, j'aurois moins de ſcrupule. L'Evêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

M. l'Evêque de Nocera ne ſauroit être plus attaché à ſes principes que je le ſuis aux miens. Mais je me flatte, Monſieur, que votre réponſe même ſur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propoſe de renoncer à ma Religion, je ne fais à votre famille aucune propoſition de cette nature. Au contraire ; je conſens que votre ſœur ſoit fidelle à la ſienne, & je ſuis prêt à régler une bonne penſion pour un Aumônier ſage, dont le ſeul office ſera de la ſoutenir dans ſes principes. A l'égard de la réſidence, j'offre de paſſer une année en Italie, une année en Angleterre ; & ſi ſon goût ne la porte point

à s'éloigner, je consens même qu'elle ne quitte point son Pays, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les enfants ? interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient élevées par la mere : mais on me laissera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres filles, Chevalier, répondit le Général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition ?

Considérez, Monsieur, que sans entrer dans l'opinion des Théologiens de l'une & de l'autre Eglise, ma proposition est un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres à rechercher une Princesse. La fortune seule n'a point de pouvoir sur moi. Qu'on me laisse libre sur l'article de la Religion, & je renonce volontiers, jusqu'au dernier ducat, à la fortune de votre sœur.

Qu'aurez-vous donc pour soutenir.....

Reposez-vous de ce soin sur elle & sur moi. J'en userai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l'avoir prévu.

Votre mariage, Monsieur, éleveroit beaucoup votre fortune au-dessus de ce

qu'elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jetterions-nous pas les yeux devant nous sur votre postérité, comme Italiens! Et dans cette supposition.... Il s'arrêta. Sa conclusion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma patrie qu'à ma Religion. Je laisserois ma postérité libre; mais je ne voudrois ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon Pays d'une race qui ne lui a jamais fait déshonneur.

Le Général prit du tabac, jetta un coup d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop sourcilleux. Je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas peu de peine, Monsieur, lui dis-je, à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles & dans mes actions... Convenez Monsieur, que rien n'est plus dur.

Oui, mon frere, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette aventure, ajouta-t-il, avec beaucoup de bonté, est que le Chevalier Grandisson n'est point un homme ordinaire, & que ma sœur qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour

un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma sœur, répondit le fier Général, nous connoissons les vôtres, Seigneur Jeronimo, & nous ne désavouons point qu'ils sont généreux; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche pour attacher les jeunes filles? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractere étoit bien établi. Il protesta que si sa famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre traité; mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de son sang refusée, & que je ne prévoyois pas sans doute les conséquences d'un affront de cette nature, dans le pays où j'étois.

Refusée! interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, Monsieur, ce seroit faire outrage à votre justice, & blesser indignement votre illustre Maison.

Il se leva d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je

me levai aussi, & si je le suis avec indignité, lui dis-je, c'est, Monsieur, ce que je ne suis point accoutumé à souffrir.

Jeronimo parut consterné. Il nous dit qu'il s'étoit opposé à notre entrevue ; qu'il connoissoit la vivacité de son frere, & que moi-même, après les scenes précédentes, je devois peut être marquer moins de ressentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juste égard pour la délicatesse de sa sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres sentimens, autant que la nécessité de justifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus sans émotion.

Sans émotion! reprit le Général. Le terme est doux, pour ce qu'il peut signifier. Mais moi qui n'apporte point tant de choix aux expressions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois espéré de sa part plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquille : de grace, Chevalier, considérez de sang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre Pays ; car nous sommes gens publics, à l'Eglise, à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens, à notre propre caractere, si nous acceptons pour une fille, & pour une sœur, la main d'un Protestant ? Vous vous intéressez,

dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de Fille aveuglée par l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des partis de la premiere distinction, tous de sa Religion & de son pays, pour se jetter entre les bras d'un Etranger, d'un Anglois. . . .

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, Monsieur, de la laisser libre dans sa Religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t-on de moi, qui, sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma Patrie; si, contre mes lumieres & ma conscience, j'abandonne ma Religion & mon pays par un motif de la premiere considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins sa force que de l'amour propre & de l'intérêt personnel ?

C'est assez, Monsieur, c'est assez. Si vous méprisez les grandeurs, si vous comptez pour rien les richesses, les honneurs, l'amour, on pourra dire à la gloire de ma sœur, qu'elle est la premiere femme, de ma connoissance du moins, qui ait pris de l'amour pour un Philosophe; & je suis d'avis qu'elle doit porter les conséquences de cette singularité. Son exemple ne sera pas fort

contagieux. Il le sera, dit flatteusement Jeronimo, si M. Grandisson est le Philosophe. Je fus mortifié de voir finir avec cet air de légéreté, une affaire qui m'avoit pénétré le cœur. Mais Jeronimo saisissant l'occasion de badiner, ajouta d'autres plaisanteries pour dissiper ce qui pouvoit nous rester d'altération, & je laissai les deux freres. En passant par le Sallon, j'eus le plaisir d'apprendre de Camille, que sa Maîtresse étoit moins agitée depuis sa saignée.

Dans le cours de l'après-midi, le Général me fit l'honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement, qu'il avoit pris mal quelques expressions qui m'étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m'avoient causé un instant de chaleur, & je m'excusai par son exemple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien; & s'étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon Pere étoit aussi ferme que moi sur l'article de la Religion? Je lui répondis que jusqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon Pere. Il me dit que je le surprenois : que de quelque Religion qu'on fût, il avoit toujours conçu que lorsqu'on faisoit profession d'y être si fortement attaché, on devoit être uniforme;

que celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre que n'ayant jamais pensé à rechercher sa sœur, je n'avois informé mon pere que du favorable accueil que j'avois reçu dans une des principales maisons d'Italie; que mes espérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & tempérées dès l'origine, par la crainte que la Religion & la résidence ne fussent des obstacles insurmontables: mais qu'à la premiere apparence de succès, j'étois résolu de communiquer mon bonheur à toute ma famille, & sûr de l'approbation de mon Pere pour une Alliance qui répondoit si bien à la magnificence de son caractere.

Le Général me dit en sortant, & d'un air assez hautain, adieu, Chevalier. Je suppose que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'est impossible de vous dissimuler que je suis extrêmement sensible à tous les désagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le suis. N'attendez pas que nous deshonorions notre sœur & nous-mêmes, en vous faisant notre cour pour vous la faire accepter. J'apprends qu'une autre Dame a pris aussi de beaux sentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de

l'importance à vos propres yeux, mais la Signora Olivia n'eſt pas une Clémentine. Vous êtes dans un pays jaloux de l'honneur. Notre famille y tient un des premiers rangs. Vous ne ſavez pas, Monſieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laiſſer ſans réponſe : que je ne quitterois pas Boulogne ſans l'en informer, & ſans être bien aſſuré qu'il ne me reſtoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'eſpérance. Mes principes, ajoutai-je, étoient bien connus avant qu'on m'ait fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche ? repliqua t-il, après s'être mordu les levres. Elle eſt baſſe, j'en conviens ; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en aſſez mauvais état, mon cher Docteur, pour ſouhaiter qu'un frere de Clémentine m'eût épargné cette inſulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais, grace au ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle viſite, deux heures après que le Général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la

Marquise, & par l'ordre du Seigneur Jeronimo, qui l'avoit chargée d'une Lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de sa jeune Maîtresse. Elle est assez tranquille, me dit-elle, & plus qu'on ne pouvoit l'esperer d'un accès si violent, qu'à peine se souvient-elle de vous avoir vu ce matin.

La Marquise avoit donné ordre à Camille de me dire de sa part, que malgré mon obstination, qui changeoit ses espérances en désespoir, elle croyoit devoir à l'estime qu'elle conserveroit toujours pour moi, de m'avertir que les ressentimens pouvoient être poussés fort loin, & qu'elle souhaitoit par conséquent que je ne fisse pas un plus long séjour à Boulogne. Si les circonstances devenoient plus heureuses; elle me promettoit d'être la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de mon ami. Elle étoit dans ces termes.

Mon inquiétude & mon chagrin sont extrêmes, cher Grandisson, de voir un homme aussi brave, aussi généreux que mon frere, dans des transports de passion je ne le connois plus. C'est sans doute où votre grandeur d'ame ordinaire, qui vous fait préférer votre Religion à tous les avantages de l'amour & de la fortune. Pour

moi, je vous crois fort affligé. Si vous ne l'étiez pas infiniment, vous ne seriez pas assez sensible au mérite d'une excellente fille & votre ingratitude seroit extrême pour la distinction dont elle vous honore. Je suis sûr que vous ne condamnez point ces expressions, & que vous me croyez en droit de penser qu'elle fait honneur à mon cher Grandisson même. Mais si cette affaire avoit de malheureuses suites, quelle source de regrets pour notre famille, que l'un des deux freres vînt à périr par la même main qui a sauvé l'autre, ou que vous, à qui elle doit la vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'ainé! Fasse le ciel que vous ayiez tous deux plus de modération! Mais permettez que je vous demande une faveur, c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation! Cependant le Général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zele dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fût compris comme le nôtre!

Au nom de Dieu, éloignez vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstan-

ces, on ne permettra point à ſon Directeur de la voir. C'eſt néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité ! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde eſt miſérable ! La Religion peut-elle cauſer tant de maux ? Hélas ! Je ne puis agir. Il ne me reſte que le pouvoir de réfléchir & de m'affliger. Cher ami, faites-moi ſavoir par une ligne, que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en ſera du moins un peu ſoulagé.

Je chargeai Camille des plus reſpectueuſes proteſtations de reconnoiſſance pour la Marquiſe, & j'y joignis la promeſſe de tenir une conduite qui mériteroit ſon approbation. Je parlai avec douleur des reſſentimens dont elle étoit alarmée. J'étois sûr, dis-je à Camille, qu'à quelque degré qu'ils puſſent être, un homme auſſi généreux, auſſi noble que le Général, n'entreprendroit rien ſans réflexion ; mais j'ajoutai qu'il m'étoit impoſſible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne déſeſpérois point encore de quelque heureuſe révolution en ma faveur. J'écrivis à Jeronimo dans le même ſens. Je l'aſſurois de ma plus haute conſidération pour ſon frere. Je déplorois l'occaſion qui cauſoit tant de trouble, & je lui répondois de ma modération. Je lui rappellois l'ancienne réſolution à laquelle

il me savoit attaché, d'éviter toutes les rencontres méditées, & je lui représentois quelle confiance il y devoit prendre, lorsqu'il étoit question d'un fils du Marquis della Porretta, & d'un frere, non seulement de mon ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des sœurs.

Ma réponse ne satisfit ni la Marquise, ni Jeronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti ? J'avois donné ma parole au Général de ne pas quitter Boulogne sans l'en avoir informé, & je conservois réellement, comme je le faisois dire à la Marquise, l'espoir de quelque heureux changement.

Le Marquis, le Prélat & le Général se rendirent à Urbin ; & là, comme je l'appris ensuite de mon ami, il fut décidé en pleine conférence, que le Chevalier Grandisson, par la différence des principes & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au Général qu'il n'étoit pas moins indigne de son ressentiment.

Pendant l'absence du pere & des deux freres, Clémentine donna quelques espérances de rétablissement. Elle sollicita sa mere de lui accorder la liberté de me voir. Mais la Marquise n'osant se fier à ses desirs, & craignant les reproches de sa famille,

ſur-tout pendant qu'on étoit à délibérer ſur le fond des circonſtances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne ſervit qu'à redoubler les inſtances de Clémentine. Jeronimo penchoit à la ſatisfaire; mais le Directeur fortifiant les craintes de la Marquiſe, tout le poids que les infirmités de mon ami donnoient à ſes conſeils, ne l'avoit point emporté ſur celui du Pere Mareſcotti, ſans une entrepriſe de Clémentine qui les allarma tous, & qui les obligea de ſe rendre à ſes deſirs. C'eſt de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le ſouvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clémentine, après quelques favorables ſymptomes, revint ſous une autre face. L'agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans leſquelles elle paroiſſoit ſe plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de ſortir de ſa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l'ayant laiſſée ſeule pendant l'eſpace d'un quart d'heure, fut extrêmement ſurpriſe, à ſon retour, de ne la plus retrouver. Elle jetta auſſi-tôt l'alarme dans toute la maiſon. On viſita tous les appartemens & toutes les parties du jardin. Mille

idées funestes, qu'on n'osoit s'expliquer l'un à l'autre, faisoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de soin.

Enfin Camille voyant comme elle se l'imagina, une servante qui descendoit l'escalier à pas comptés, s'emporta contre elle, & lui reprocha fort amérement d'être si tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la servante supposée. O, ma chere maîtresse? s'écria Camille en reconnoissant Clémentine; quoi, c'est vous? C'est vous-même sous les habits d'une servante! Où allez-vous donc, Mademoiselle? Quels tourmens vous nous avez causés! & sur le champ elle donna ordre à quelques domestiques d'avertir la Marquise, qui, dans l'excès de ses craintes, s'étoit retirée sous un pavillon du jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle, oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi? Qu'est ce donc

qui vous agite ? Sa mere, qui furvint bientôt, la prit dans fes bras. O ma fille ! s'écria t-elle, en retrouvant à peine la refpiration : comment avez-vous pu nous jeter dans cet effroi ? Que fignifie ce déguifement ? Où allez-vous ! Où je vais ? Madame. Je vais à l'ouvrage du Ciel, à la conquête d'une ame ; ce n'eft pas mon intérêt propre, c'eft celui de Dieu dont je fuis chargée ; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.

La trifte Marquife comprit une partie de fon deffein. Elle l'engagea par fes careffes à remonter dans fon appartement, où elle apprit d'elle-même que dans l'abfence de Camille, elle étoit allée dans la chambre d'une fervante, & qu'elle s'y étoit revêtue de fes habits. Elle étoit réfolue, dit-elle à fa mere, de voir le Chevalier Grandiffon. Elle avoit médité des argumens auxquels il ne pouvoit réfifter, & quoiqu'une fimple fille, elle fe flattoit de faire plus d'impreffion fur lui, que l'Evêque de Nocera & le Pere Marefcotti. Il m'a refufée, ajouta t-elle, tout eft fini entre lui & moi : perfonne ne m'accufera d'y chercher mon intérêt. C'eft le fien que je cherche. Nous ne le haïffons point affez, pour ne pas defirer fa converfion. Ainfi c'eft à l'ouvrage du ciel que je vais.

Mais où irez-vous? lui demanda sa mere, en tremblant de ce qu'elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le Chevalier ? Cette question la rendit muette. Elle demeura quelque temps fort pensive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n'y avois pas fait attention. Mais toute la Ville ne sait-elle pas où le Chevalier Grandisson est logé ? J'en suis sûre.... Cependant s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aisé... Il viendra, interrompit aussi-tôt sa mere. Je le ferai prier de venir. L'espérance de la Marquise étoit de la retenir volontairement par cette promesse. Aussi parut-elle fort satisfaite. Que je vous ai d'obligation ! reprit-elle. Votre consentement, Madame, est d'un bon augure. Si j'ai disposé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas disposer le sien à s'obliger lui-même? Je n'ai pas d'autre vue. Il m'a servi de précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laisser seule avec lui, car ces fiers hommes rougissent en compagnie, de se voir convaincus par une fille.

Quoique le dessein de sa mere, n'eût été que de calmer son esprit par cette promesse, l'heureux effet qu'elle lui vit produire & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens, la détermina tout-à-fait à me proposer une

visite. Allez, dit-elle à Camille. Il n'y a point d'apparence qu'il ait encore quitté Boulogne. Faites-lui le récit de tout ce qui s'est passé. S'il veut se prêter à nos intentions, peut-être n'est-il pas encore trop tard ; mais il ne doit pas attendre le retour du pere & des deux fils. Cependant je ne me promets rien de cette démarche. Tout ce que j'en espere, c'est de rendre un peu de tranquillité à ma fille. Elle passa dans l'appartement de Jeronimo, pour lui communiquer cette résolution, dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu'il auroit beaucoup de joie ; & Camille me vint annoncer ses ordres.

Je ne balançai point à les suivre, quoiqu'extrêmement agitée de tout ce que j'avois appris. Je trouvai encore la Marquise dans l'appartement de mon ami. Camille, me dit-elle aussi-tôt, a dû vous rendre compte de notre situation. Cette chere fille brûle de vous entretenir. Qui sait si votre complaisance & la mienne n'auront pas quelque heureux effet ? Elle est plus composée depuis qu'elle s'attend à vous voir. Son espérance est de vous convertir. Plût au ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réservé à la compassion ! Que je vous plains, Chevalier ! Quelles épreuves pour votre humanité ! Je lis votre affliction dans

vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle est bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La Marqnise fit demander à sa fille si elle étoit disposée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(N. Quelque jugement que l'on puisse porter de la scene suivante, il paroît nécessaire de la conserver pour donner quelque idée de celles qui lui ressemblent, & qu'on supprime.)

Clémentine, continue le Chevalier dans les extraits du Docteur, étoit assise près d'une fenêtre, un livre à la main. Elle se leva d'un air fort majestueux. La Marquise alla vers elle, son mouchoir aux yeux. Je la suivois ; mais à quelques pas je m'arrêtai, pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein, pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, sans hésiter, vous ne m'êtes plus rien, M Grandisson, vous m'avez refusée, & je vous en remercie : jevous approuve même, car je suis une fille très-fiere, & vous voyez quelle peine je cause aux meilleurs des parens & des amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui jette tant de trouble dans sa famille, doit effrayer un homme capable de réflexion. Cependant il semble

femble que la Religion eft votre prétexte.
Je fuis fâchée de vous voir obftiné. Vos lumieres me donnoient plus d'efpérance. Mais vous avez été mon précepteur, Chevalier, voulez-vous que je vous rende le même office ?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoifelle ; pour toutes les inftructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, Monfieur, que je confole ma mere. Elle alla fe mettre à genoux devant la Marquife, & prenant fes deux mains dans les fiennes, elle les baifa l'une après l'autre. Confolez - vous, maman. Pourquoi pleurez-vous ? Je fuis bien. Ne voyez-vous pas que j'ai l'efprit libre ? Accordez-moi votre bénédiction.

Que le Ciel béniffe ma fille !

Elle fe leva fort légérement, & revenant vers moi : vous paroiffez trifte, Monfieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de trifteffe ; mais je confens que vous gardiez le filence. Un Difciple a befoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous !

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête en portant la main à fon front. J'avois mille chofes à vous dire, Chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Auffi, d'où vient cet air de

triſteſſe ? Vous connoiſſez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juſte : n'eſt-il pas vrai ? Répondez, Monſieur. Enſuite ſe tournant vers ſa mere : le pauvre Chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a perſonne qui le tourmente. Je le vois triſte ! Eh bien, Monſieur, en ſe tournant vers moi, ceſſez d'être triſte... Cependant l'homme qui m'a refuſée... Ah ! Chevalier, de votre part le trait eſt bien cruel ! Mais j'ai pris auſſi-tôt le deſſus. Vous voyez combien je ſuis tranquille à préſent. Ne ſauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer, lorſqu'elle vantoit ſa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raiſonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me ferois livré aux plus tendres expreſſions. Mais jamais homme, avant moi, s'eſt-il trouvé dans une ſi malheureuſe conjonƈture ? Pourquoi toute la famille n'avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre eſtime, & d'engager tout à la fois ma reconnoiſſance & mon reſpeƈt.

Clémentine reprit avec la même dou-

cœur : De grace, Monſieur, dites-moi comment vous avez pu être aſſez injuſte, pour eſpérer que j'abandonnerois ma Religion, lorſque vous êtes ſi ferme dans la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injuſtice dans cette eſpérance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conſcience dans les femmes ; il vous ſuffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidelement ce que nous vous devons. Les hommes ſe regardent comme les Dieux de la terre, & croient les femmes deſtinées à les ſervir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes ; vous étiez accoutumé à parler honorablement de notre ſexe. D'où peut être venue votre injuſtice?

Un reproche ſi peu mérité, redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers ſa mere : Ne m'eſt-il pas permis, Madame, de lui apprendre mes propoſitions ? Elle paroît croire que j'ai inſiſté ſur ſon changement de Religion. On n'a pas eu deſſein, me répondit la Marquiſe, de lui faire prendre cette idée ; mais je me rappelle qu'au premier rapport que je lui fis de ce qui s'étoit paſſé entre vous & l'Evêque de Nocera, ſon impatience ne me permit point d'achever. C'étoit aſſez, me dit-elle, qu'elle eût

été refusée. Elle me conjura de lui épargner le reste, & depuis ce jour, elle a toujours été dans un état qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propositions avoient été d'une nature qui nous eût permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l'en instruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de ce qu'elle appelle mépris; & c'est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu'à la rendre extrêmement sombre & rêveuse, après la vive agitation où nous l'avons vue.

Comme sa mere me parloit assez bas; elle en parut affligée. Il n'est pas besoin, dit-elle, en s'adressant à moi, de me faire un secret de vôs réflexions. Après des mépris ouverts, Monsieur, vous devez me croire capable de tout souffrir & de tout entendre : & se tournant vers la Marquise : Madame, vous voyez quelle est ma tranquillité. J'ai su me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chere Clémentine ! le Ciel & votre respectable mere me sont témoins que cet odieux sentiment n'est point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propose étoient acceptées,

elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oui, & moi la plus malheureuſe de toutes les femmes : en un mot, vous m'avez refuſée. Et ſe cachant le viſage de ſes deux mains ; qu'on ne ſache pas du moins, hors de cette maiſon, qu'une fille de la meilleure des meres, ait eſſuyé le refus de tout autre qu'un Prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette fille ! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui qui la mépriſe. J'ai honte de moi ! *en faiſant quelques pas en arriere.* O Madame Bemont, ſans vous mon ſecret ne ſeroit jamais ſorti de là ! (en ſe preſſant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre ſur ſon viſage.) Enſuite revenant vers moi ; mais, Monſieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorſque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage ſoit un éternel ſilence !

Sa mere ſe noyoit dans ſes larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me ſemble que j'avois mille choſes à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monſieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une eſtime déſintéreſſée. Une voix, que je crois venue du Ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois

prête à la suivre. J'aurois exécuté son ordre, je n'en puis douter. C'est de la bouche des enfans que Dieu tire sa gloire. Vous connoissez ce passage, Monsieur. S'il m'avoit été permis de sortir lorsque je l'ai desiré... alors tout m'étoit présent; mais il ne m'en reste rien dans la mémoire. Fâcheuse Camille, avec ses impertinentes questions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit piquée de me voir si tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me dit elle, lorsque je vous l'ordonne ? En même temps elle me ferma la bouche d'une de ses mains, que je retins un moment des des deux miennes, & sur laquelle je pris la liberté d'attacher mes levres.

Ah ! Chevalier, continua-t-elle, sans la retirer, vous n'êtes qu'un flatteur ! Oubliez-vous que c'est une fille que vous avez méprisée ?

A présent, Mademoiselle, qu'il me soit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puisse répéter après vous. Je vous demande en grace d'écouter les propositions que j'ai faites à votre famille. Elle me laissa le temps de les expliquer; & j'ajoutai que Dieu seul connoissoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle; & se tour-

nant vers sa mere : je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, maman ? Il semble à son air, que je le puis. Dites, Madame, puis je me fier à ce qu'il dit ?

La douleur ôtoit à sa mere le pouvoir de lui répondre.

Ah ! Monsieur ; ma mere, qui n'est pas votre ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voyons, Monsieur. Vous ne pensez pas sans doute, à vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même ; & nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit en un instant ce qui suit : Le Chevalier Grandisson déclare solemnellement qu'il a proposé d'une maniere pressante, & par le mouvement de son cœur, de laisser à une certaine fille dont on pensoit à faire sa femme, l'exercice libre de sa religion, de lui abandonner le choix d'un homme sage pour son Confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voyage d'Angleterre avec lui, & de passer avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Monsieur ? Très-volontiers, Mademoiselle. Je le signerai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi ! vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, Madame ?

Oui, ma chere ; & je vous l'aurois appris plutôt : mais vous fûtes si frappée de la supposition d'un refus...

O Madame, interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée !

Mais souhaiteriez-vous, ma chere, que nous eussions donné notre consentement à ces offres ? Auriez-vous pu vous résoudre à devenir la femme d'un Protestant ? Une fille du sang dont vous sortez !

Elle tira sa mere à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton assez haut pour être entendue.

Je conviens, Monsieur, que j'aurois eu tort : mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon précepteur & le libérateur de mon frere, ne m'ait pas regardée comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas persuadée, ma fille, que votre foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de M. Grandisson.

Pourquoi ! Madame ? Non aſſurément. Ne pouvois-je pas eſpérer de la convertir, comme il auroit eſpéré de m'entraîner dans ſes erreurs ? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la ſienne, ma chere.

C'eſt ſa faute, Madame. Chevalier ! (En s'avançant vers moi) votre obſtination eſt extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chere ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en ſuis point fâchée.

Plût au Ciel, Madame, dis-je alors à la Marquiſe, que je puſſe eſpérer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine, me donneroient la hardieſſe...

N'en concluez rien, Monſieur, interrompit Clémentine en rougiſſant. Je ne ſuis pas capable de balancer ſur l'intérêt de mon ſalut.

Je priai ſa mere de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du Ciel, Madame, lui dis-je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous oppoſez point à mes préſomptueuſes eſpérances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de

votre chere fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un inftant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour fon honneur & fa confcience ? Regardez-la : quelle douce férénité dans fes yeux, qui avoient auparavant quelque chofe d'égaré !

Ah, Chevalier ! vous me demandez ce qui n'eft point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois fouhaiter à ma fille un homme fi fortement attaché à fes erreurs. Pourquoi, Monfieur : mais fi je vous voyois moins de zele pour votre Religion, j'aurois plus d'efpérance, & par conféquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, feroit au-deffus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle famille.

Ah, Chevalier ! je ne puis vous donner le moindre efpoir.

De grace, Madame, regardez votre chere fille ! voyez ; elle balance peut-être en ma faveur. Rappellez-vous qu'elle faifoit la joie de votre cœur. Penfez à ce qu'elle peut devenir, & dont je prie le Ciel de la préferver, & de quelque maniere qu'il difpofe de moi. Quoi ? Madame ?

l'aimable Clémentine ne trouvera-t-elle point un Avocat dans sa mere ? J'atteste le Ciel que son bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois ! pour l'amour de votre fille ! Qu'est-ce, hélas ! que mon intérêt, en comparaison du sien ! Permettez que je vous demande à genoux votre puissante protection ; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la seule espérance m'attendrit jusqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pu m'entendre ; mais aussi-tôt qu'elle me vit dans la posture où j'étois, elle accourut à moi ; & tendant les deux mains, l'aiderai-je à se lever, Madame ? Dites-lui donc qu'il se leve. Il pleure ! Voyez ses larmes. Mais j'en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez - vous, Chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d'afflictions !

Levez-vous, Chevalier, me dit la Marquise. O fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, Monsieur, que suivant nos propres conditions : & je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est - il possible que cette chere créature ne vous touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d'insensible, Madame, tands que j'ai le cœur percé de la situation de votre adorable fille & du chagrin qu'elle répand dans une maison où tout m'est également cher & respectable ! Quel autre desir ai je marqué, que celui de ne pas quitter une Religion à laquelle je suis attaché par la conscience & par l'honneur ? Vous-même, Madame, avec le cœur d'une mere & d'une amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clémentine promenoit ses regards, avec beaucoup d'attention, tantôt sur moi, tantôt sur sa mere, dont elle voyoit couler les pleurs. Enfin, rompant les silence, après avoir pris la main de la Marquise & l'avoir baisée ; je ne comprends rien, dit-elle, à tout ce qui se passe ici. Cette maison n'est plus la même. Il n'y a que moi qui ne soit pas changée. Mon pere est tout différent de ce qu'il étoit. Mes freres aussi. Ma mere n'a jamais les yeux secs. Moi, qui ne pleure point, je dois vous consoler tous. Oui, c'est mon office. Chere Maman ! cessez donc de vous affliger. Mais je ne fais qu'augmenter vos pleurs ! O Maman ! que diriez - vous de moi, si je refusois vos consolations ! Elle se mit à

genoux devant la Marquise. Elle prit ses mains, qu'elle baisa tendrement. Consolez-vous, Madame, je vous en conjure; ou prêtez-moi quelques-unes des vos larmes, afin que je puisse pleurer avec vous. Pourquoi donc n'en puis-je tirer de mes yeux? Et je vois le Chevalier qui pleure aussi! De quoi est-il question? Ne me l'apprendrez-vous pas? Vous voyez quel exemple je vous donne; moi qui ne suis qu'une foible fille, je ne verse point une larme. Elle affectoit en même temps une contenance libre.

O Chevalier! me dit sa mere, avec autant de sanglots que de paroles, je me persuade aisément que vous avez le cœur pénétré. Chere fille! en la serrant dans ses bras; ma trop chere Clémentine! plût au Ciel que le sacrifice de ma vie pût servir à votre rétablissement! Chevalier! s'il étoit sûr que se rendant à vos offres... mais vous ne voulez rien faire pour nous!

Quel reproche, Madame, lorsque j'ai fait des avances, que je ne ferois peut-être pas pour la premiere Princesse du monde! Permettez-vous que je les répéte devant votre fille?

Quoi? interrompit Clémentine; que veut-il répéter? Ah! Madame, permettez-lui de dire tout ce qu'il a dans l'es-

prit. Laissez-lui la liberté de soulager son cœur. Parlez Chevalier. Puis je servir à votre consolation ? Mon bonheur, si j'en avois le pouvoir, seroit de vous rendre tous heureux.

C'est trop, Madame, c'est trop, dis-je à sa Mere avec un profond soupir. Quelle merveilleuse bonté de naturel, qui éclate avec cette excellence, dans les ténébres d'une imagination troublée ! Aurez-vous peine à croire, Madame, qu'il n'y a jamais eu d'homme aussi malheureux que moi ?

O ma fille ! reprit sa mere : cher enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! pourriez-vous consentir à vous voir la femme d'un homme qui fait profession d'une autre foi que vous ? d'un étranger ? Vous voyez, Chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D'un homme, ma fille, qui est en guerre avec la Religion de ses propres ancêtres, comme avec la vôtre ?

Mais non, Madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis je à la Marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face... Cependant, si vous ne me donnez aucune espérance de protection, si je n'ai rien à me promettre du Marquis & de vos deux fils, je crains

de nuire à ce que je desire le plus.

Non, Chevalier, ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh bien ! Madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même aux yeux de Clémentine, si cette représentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l'espérance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.

Si je voyois la moindre apparence à vous servir utilement, je ne sais de quoi je ne serois pas capable. Mais, sur un point de cette importance, il ne m'est pas permis de me séparer de ma famille.

Ensuite paroissant rompre sur cette matiere ; ma chere, dit-elle à sa fille, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez d'entretenir M. Grandisson sans témoins ? Cette occasion est la seule que vous puissiez espérer. Votre pere & vos freres seront ici demain. Alors, alors, Chevalier, en se tournant vers moi, tout sera fini.

Clémentine répondit assez paisiblement, qu'elle s'étoit proposée en effet de me voir seule, & que n'ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu'elle avoit à me dire. . . . Croyez-vous, interrompit sa mere, que vous puissiez vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez ?

miere, afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant & levant les yeux tour-à tour, les jettant d'un côté, & les tournant aussi-tôt de l'autre. Ah! Chevalir, me dit-elle enfin, l'heureux temps que celui où j'étois votre Ecoliere, où vous m'appreniez l'Anglois!

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Madame Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute, Mademoiselle?

Quelle faute! celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j'avois caché à ma mere, à la plus indulgente des meres. Vous me regardez, Chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'avois tant de choses à vous dire! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi ! Mademoiselle, vous n'en pouvez rien rappeller ?

Laissez-moi réfléchir un moment.... Hé bien j'ai pensé d'abord que vous me méprisiez. Ce n'est pas ce qui m'a chagrinée, je vous le proteste. Au contraire, cette idée m'a servie. Je suis fiere, Monsieur : j'ai pris le dessus, & je suis devenue fort tranquille. Vous voyez quelle est ma tranquillité. Cependant, disois-je en moi-même, ce pauvre Chevalier, soit qu'il me méprise ou non.... Je veux vous découvrir toutes mes pensées, Monsieur : mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voyez que j'ai l'esprit tranquille. Cependant je ne suis qu'une fille foible. Vous passez pour un homme sage, ne faites pas déshonneur à votre sagesse. Un homme sage seroit-il plus foible qu'une simple fille ? Que jamais ce reproche... Mais qu'avois-je commencé à vous dire ?

Ce pauvre Chevalier, disiez-vous, Mademoiselle.

Oui, oui. Ce pauvre Chevalier, disois-je, a reçu du Ciel une belle ame. Il a pris beaucoup de peine à m'instruire. N'en prendrai-je point aussi pour sa conversion ? J'avois recueilli quantité de passages & d'excellentes pensées. Ma tête en étoit remplie... cette impertinente Camille m'a

fait tout oublier. Cependant il m'en reſte quelque choſe : oui, je m'en ſouviens. Je voulois vous dire, pour concluſion de mon diſcours... C'étoit donc un trait prémédité, me direz-vous. Je n'en diſconviens pas, Chevalier. Il faut que je vous le diſe à l'oreille. Mais, non : tournez plutôt le viſage de l'autre côté. Je ſens que la rougeur me monte déjà. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. (Je fis ce qu'elle exigeoit.) J'avois donc réſolu de vous dire... mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ſes tablettes de ſa poche). Le voici. Regardez-vous de l'autre côté, lorſque je vous l'ordonne ? Elle ſe mit à lire : » Je conſens, Monſieur, du fond de » mon cœur, (c'eſt très-ſérieuſement, » comme vous voyez) que vous n'ayiez » que de la haine, du mépris, de l'horreur » pour la malheureuſe Clémentine ; mais » je vous conjure pour l'intérêt de votre » ame immortelle, de vous attacher à la » véritable Egliſe ». Hé bien, Monſieur, que me répondez-vous ? (en ſuivant, de ſon charmant viſage, le mien que je tenois encore tourné ; car je ne me ſentois pas la force de la regarder). Dites, Monſieur, que vous y conſentez. Je vous ai toujours cru le cœur honnête & ſenſible. Dites qu'il ſe rend à la vérité. Et ce n'eſt pas

pour moi que je vous en follicite. Je vous ai déclaré que je prends le mépris pour mon partage. Il ne fera pas dit que vous vous foyez rendu aux inftances d'une femme. Non , Monfieur ; votre feule confcience en aura l'honneur. Je ne vous cacherai point ce que je médite pour moimême. Je demeurai dans une paix profonde ; (elle fe leva ici , avec un air de dignité , que l'efprit de Religion fembloit encore augmenter) & lorfque l'Ange de la mort paroîtra , je lui tendrai la main. Approche , lui dirai-je , ô toi , Miniftre de paix ! Je te fuis au rivage où je brûle d'arriver ; & j'y vais retenir une place pour l'homme à qui je ne la fouhaite pas de long-temps , mais auprès duquel je veux être éternellement affife. Cette efpérance , Monfieur , fatisfera Clémentine , & lui tiendra lieu de toutes les richeffes. Ainfi vous voyez, comme je l'ai dit à ma mere , que je parlois pour l'ouvrage du Ciel , & qu'il n'étoit pas queftion de mon propre intérêt.

Elle auroit pu continuer deux heures entieres , fans que j'euffe penfé à l'interrompre. Ah ! cher ami , quels furent les tourmens de mon cœur ! Elle prêta l'oreille aux foupirs qui m'échappoient. Vous foupirez , Monfieur ; vous n'êtes point un in-

fenfible, comme on vous l'a reproché. Mais vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refufée. Etes-vous curieux de mon fort ? Si ma derniere heure n'arrive pas auffi-tôt que je le defire, j'entre dans un Cloître, & je me donne au Ciel dès le temps de cette malheureufe vie.

Où trouver des expreffions pour lui repondre ? Comment lui marquer, dans notre fituation mutuelle, tous les tendres fentimens dont mon cœur étoit comme inondé ? La compaffion eft un motif qui ne peut fatisfaire une femme généreufe : & quel moyen de faire parler l'amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans fon affection, lorfque toute fa famille rejettoit mes offres, & qu'on ne m'en faifoit point que je puffe accepter ? Entrer en raifonnemens contre fa Religion, pour la défenfe de la mienne, c'eft à quoi je devois encore moins penfer, dans le trouble où je voyois fon efprit. D'ailleurs, la juftice & la générofité me permettoient-elles d'abufer de fa fituation., pour lui infpirer des doutes fur un parti auquel je la voyois attachée de fi bonne foi ?

Je me réduifis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à fa piété. Je la nommai un ange, une fille di-

vine, qui faifoit l'ornement de fon fexe & l'honneur de fa Religion. Enfin je tournai tous mes efforts à la faire changer de fujet. Mais pénétrant mon deffein, elle me dit, après quelques momens de filence, que j'étois le plus obftiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayiez du mépris pour moi. Lifons encore une fois votre papier. Elle le relut, en me demandant, à chaque promeffe, fi j'aurois été fidele à la remplir ? Ne doutez pas, lui répondis-je, d'une fidélité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, pefer, comparer ; & revenant de cette méditation : que dire, reprit-elle avec un foupir, fur des événemens qui font encore cachés dans les fecrets de la Providence ?

Je jugeai que notre converfation ayant pris un autre tour, la Marquife ne feroit pas fâchée de fortir du cabinet. Il me fut aifé d'aider à fon paffage. Elle s'avança vers nous les yeux humides de pleurs. Ah ! Madame, lui dit Clémentine, je fors d'une vive difpute avec le Chevalier ; & s'approchant de fon oreille : je ne défefpere pas, Madame, qu'il ne puiffe être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, filence, ajouta-t-elle en fe mettant le doigt fur la bouche. Enfuite, levant la voix, elle vou-

lut parler de l'écrit qu'elle avoit relu ; mais ſa mere craignit apparemment que ce ne fût trop de faveur pour moi ; & c'eſt la premiere fois que j'ai cru voir ſon inclination refroidie pour l'alliance. Elle s'empreſſa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'eſt une matiere que nous traiterons entre nous. Elle ſonna. Camille parut & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La Marquiſe ſortit en m'invitant à la ſuivre. A peine fûmes-nous dans la chambre voiſine, que tournant la tête vers moi : Ah ! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu réſiſter à cette ſcene ? Vous n'avez point pour ma fille tout l'attachement qu'elle mérite ; votre cœur eſt noble, généreux, mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi ! Madame, je paſſe à vos yeux pour un ingrat ? Que ce reproche augmente mes tourmens ! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection ? C'étoit ſur vous, Madame, ſur votre bonté & ſur celle de mon cher Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes eſpérances.

Je ſais, Chevalier, que vos propoſitions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'eſpere plus rien de vous. Après cette

entrevue, qui ſera vraiſemblablement la derniere, il ne peut me reſter le moindre eſpoir. Ma fille commençoit à balancer. Que ſon cœur eſt plein de vous! Mais il eſt impoſſible que vous ſoyez jamais unis: je le vois, & je ne ſuis point d'avis de l'expoſer davantage à des entretiens dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous paroiſſez affligé: j'aurois pitié de vos peines, Monſieur, ſi votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les diſpoſitions de la Marquiſe. Me ſera-t-il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere perſonne dont le cœur & la piété méritent mes adorations?

Il me ſemble auſſi à propos, Chevalier, qu'ils ſoient différés. Différés, Madame? Le Marquis & le Général arrivent; mon cœur me dit que je ſerai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monſieur, qu'il ſoit différé.

Si vous exigez ma ſoumiſſion, je vous la dois, Madame, & je ne puis attendre que du Ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la ſanté à votre chere fille! Qu'il emploie ſa toute-puiſſance à votre bonheur! Le temps peut faire

faire quelque chose pour moi ; le temps & le témoignage de mon cœur... Mais vous n'avez jamais eu devant vous d'homme plus malheureux.

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que Madame vouloit savoir si je ne verrois pas le Seigneur Jeronimo. Que le Ciel, répondis-je, comble de ses bénédictions mon cher ami ! Il m'est impossible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à son amitié. Que le Ciel verse toutes ses faveurs sur cette excellente maison ! Camille, obligeante Camille, adieu.

O cher Docteur ! Mais qui peut condamner la Marquise ? Elle étoit responsable de sa conduite dans l'absence de son mari. Elle étoit informée de la résolution de sa famille ; & sa Clémentine sembloit pancher à me marquer plus de faveur qu'il ne convenoit peut-être aux circonstances. Cependant elle avoit eu l'occasion d'observer que cette chere fille, dans la situation où elle étoit, ne renonçoit pas aisément à ce qu'elle avoit fortement conçu ; & d'ailleurs, on ne l'a-

voit jamais accoutumée à se voir contredire.

Le lendemain je reçus une visite de Camille, par l'ordre de la Marquise, qui me faisoit faire des excuses de m'avoir refusé la permission de prendre congé de sa fille. Elle me prioit de ne considérer, dans ce refus, que ce qu'elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une estime inviolable, & même autant d'affection que si ses plus tendres vœux eussent été remplis. Le Marquis della Porretta, le Comte son frere, l'Evêque de Nocera & le Général étoient arrivés le soir précédent. Elle avoit essuyé beaucoup de reproches, pour avoir consenti à l'entrevue; mais elle s'en repentoit d'autant moins, que depuis notre séparation, Clémentine avoit eu l'air plus composé, & qu'elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les questions de son pere. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Boulogne, autant pour l'intérêt de sa fille que pour le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fusse retiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d'elle-même que le Marquis, le Comte son frere, & le Général avoient effectivement blâmé l'entrevue; mais qu'ils étoient fort satis-

faits que la Marquise m'eût refusé la permission de revoir sa fille, lorsque l'écrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement ; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions ; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convînt ; qu'ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs ; en un mot, Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu'à s'expliquer sévérement avec le Seigneur Jeronimo, sur la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes intérêts. Le Directeur avoit été rappellé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le Comte de Belvedere entroit aussi dans leur plan, ils se proposoient de le faire avertir que ses anciennes propositions seroient écoutées ; & par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoient qu'un mari seroit un remede plus sûr que tous ceux qu'ils avoient éprouvés.

N. M. Grandisson continue de raconter, par les plus longs détails, ce qui

ſe paſſa pendant quelques jours dans l'intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-ſeulement de Jeronimo, qui le preſſoit de quitter Boulogne, mais du Directeur même, qui lui rendit une viſite, & qui prit pour lui, dans les explications qu'ils eurent enſemble, tous les ſentimens de l'eſtime & de l'amitié, juſqu'à ſe mettre à genoux, pour demander ſa converſion au Ciel par une fervente priere. Cependant, ne voyant aucun effet de ſon zele, il l'exhorta auſſi à s'éloigner. Le Chevalier étoit arrêté par deux raiſons; ſa tendre pitié pour Clémentine, dont il apprenoit que le mal augmentoit de jour en jour & la crainte de ſe manquer à lui-même, en cédant tout d'un coup à des inſtances dans leſquelles il croyoit entrevoir un mêlange de menaces. Enfin, une lettre fort meſurée du Marquis, par laquelle ce pere affligé le prioit, ſans lui impoſer aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à ſa fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir; mais il répondit au Marquis, que ſon cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoiſſance pour une famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il deman-

doit la permiſſion de lui faire ouvertement ſes adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo ayant repréſenté avec force, qu'elle étoit digne de ſon ami, de ſon libérateur, & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que ſon départ reſſemblât à celui d'un criminel, on conclut que le Chevalier ſeroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours pour aſſembler quelques autres perſonnes de la famille, qui ne l'ayant jamais vu, ſouhaitoient, avant cette derniere ſéparation, de connoîrre un Etranger que tant d'événemens leur faiſoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très-longue lettre de Jeronimo lui apprend, dans l'intervalle, tout ce qui ſe paſſe à l'hotel della Porretta. Le jour arrivé, M. Grandiſſon ſe conduit dans l'aſſemblée, avec tant de nobleſſe, de modeſtie & de prudence, qu'il y enleve l'eſtime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des ſoupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour ſon bonheur, & lui demande ſon amitié; à la réſerve néanmoins du Général, qui cherche au contraire à le piquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel,

Il trouve le ſecret de répondre, avec autant de fermeté que de politeſſe & de modération. Il ſatisfait à tout; il s'adreſſe ſucceſſivement à chaque perſonne de l'aſſemblée, au Général même, que la force de la raiſon & de la juſtice rend muet. On s'épuiſe en témoignages d'eſtime, qui ſemblent promettre une paiſible concluſion. Cependant le Chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveller ſes embraſſemens, le Général ſe leve, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix baſſe.

Vous ne ſauriez penſer, Monſieur, que j'aie bien pris une partie de vos diſcours, & je ſuppoſe même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire : quel jour partez-vous ?

C'eſt le Chevalier qui rentre ici dans ſa narration. Permettez, Monſieur, répondis-je, du ton naturel de ma voix, qui je vous demande auſſi quand vous vous propoſez de retourner à Naples?

Pourquoi cette queſtion ?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monſieur, dans les commencemens de notre connoiſſance, de m'inviter à faire le voyage de Naples, & je m'y ſuis engagé. Si votre départ n'eſt pas différé trop long-temps, mon

dessein est non seulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre Hôtel même ; & ne croyant point avoir mérité que vous me refusiez cette grace, je me flatte d'y être reçu avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

O mon frere ! lui dit l'Evêque de Nocera, ne vous rendez-vous pas à de si généreux sentimens ?

Etes-vous sincere ? reprit le fier Général.

Je le suis, Monsieur. J'ai dans les différentes Cours d'Italie, plusieurs amis respectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un pays que je désespere de revoir jamais. Ma passion est de pouvoir vous compter dans ce nombre. Mais je n'apperçois point encore l'air d'amitié que je cherche dans vos yeux. Approuvez, Monsieur, que je vous offre ma main. Un homme d'honneur se dégraderoit à rejetter les avances d'un homme d'honneur. J'en appelle, Monsieur, à vos propres sentimens.

Il se contenta de lever la main, lorsqu'il me vit tendre la mienne. Je ne suis pas sans orgueil, vous le savez, cher Docteur ; & dans cette occasion, je sens-

tois ma supériorité. Je pris sa main, telle qu'il me l'offroit ; mais avec un peu de pitié pour son air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les graces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit est toujours accompagné. L'Evêque m'embrassa. Votre modération, me dit-il, vous fait toujours triompher. O Chevalier ! vous êtes un Prince de la création du Tout-Puissant. Mon cher Jeronimo s'essuya les yeux, & me tendit les bras pour m'embrasser. Le Général me dit : je serai à Naples dans huit jours. Je suis trop touché des malheurs de ma famillle, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson, il est difficile à ceux qui souffrent, d'allier toutes les vertus au même degré. Oui, cher Comte, lui répondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui, & ne laissent que le désespoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples ? interrompit-il ; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, Monsieur; mais je vous demande une faveur dans l'intervalle ? c'est de traiter avec douceur votre chere Clémentine : que ne puis-je dire la mienne !

Et permettez-moi de vous demander une autre grace, qui ne regarde que moi ; c'eſt de l'informer que j'ai pris congé de toute votre famille ; qu'à mon départ j'ai fait, pour ſon bonheur, tous les vœux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette priere au Seigneur Jeronimo, parce que l'affection que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. M. GRANDISSON laiſſa tous les Spectateurs dans l'admiration de ſon mérite. Il ſortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas ſans avoir répandu ſes libéralités ſur une troupe de domeſtiques, qui regrettoient amérement de ne le pas voir au nombre de leurs maîtres.

Le même jour, & le lendemain avant ſon départ, il apprit par les lettres de Jeronimo, & par les dernieres viſites de Camille que la paix ne régnoit point à l'Hôtel della Porretta, & que la malheureuſe Clémentine, informée de ſa réſolution, étoit retombée dans ſes plus triſtes égaremens. Mais, ayant perdu toute eſpérance de la voir, il ſe mit en chemin pour Florence, où il ne s'arrêta que pour donner ordre à ſon Banquier de faire préparer tous les comptes de la ſucceſſion de M. Jervins. Il avoit à Sienne, à Au-

cone, & particuliérement à Rome, de chers amis qu'il vouloit embrasser avant que de retourner dans sa patrie ; mais en ayant aussi à Naples, c'étoit un motif de plus pour commencer par l'engagement qu'il avoit pris avec le Général. Il arriva dans cette ville, vers le temps qu'il s'étoit proposé.

LE GÉNÉRAL, raconte-t-il dans l'extrait de ses lettres, me reçut avec plus de politesse que d'affection. Après les premieres civilités : vous êtes, me dit-il, le plus heureux des hommes ; c'est en bravant les dangers, que vous avez trouvé l'art de vous en garantir. Je vous confesse que j'ai eu beaucoup de violence à me faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J'y étois résolu, avant que vous m'eussiez fait espérer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je, de voir le frere de Clémentine pour quelque raison qui ne me l'eût pas fait regarder comme son frere. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe ?

Vous l'ignorez donc ?

Je l'ignore, Monsieur, mais ce n'est pas faute de soins. J'ai dépéché trois Ex-

près ; dont je n'ai reçu aucune satisfaction.

Vous n'apprendrez rien de moi qui puisse vous en causer beaucoup.

Quel surcroît d'affliction ! Comment se portent du moins le Marquis & la Marquise ?

Ne le demandez point. Ils sont extrêmement malheureux.

J'ai su que mon cher ami, le Seigneur Jeronimo, avoit essuyé.....

Une terrible opération ? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il est à plaindre ! Il n'a pu vous en informer lui-même. Que le Ciel nous le conserve ! Mais Chevalier, vous n'avez sauvé que la moitié d'une vie, quoique nous vous devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras un reste si cher.

J'eus peu de part, Monsieur, à cet accident. Je ne m'en suis jamais fait un mérite. Le hasard fit tout. Il ne m'en coûta rien, & l'on a fort exagéré le service.

Plût au Ciel, Chevalier, qu'il eût été rendu par tout autre !

L'événement, Monsieur, m'oblige de former le même vœu.

Il me montra ses Tableaux, ses Statues & son Cabinet de curiosités ; mais moins pour satisfaire mon goût, que pour se faire honneur du sien. J'observai même

dans ses manieres, une augmentation de froideur; ses yeux se tournoient vers moi d'un air sombre, qui marquoit plutôt du ressentiment, que cette ouverture de cœur qu'il me devoit peut-être, après un voyage de deux cens milles, que j'avois fait pour le voir, & pour lui marquer la confiance que j'avois à son honneur. Comme cette conduite ne faisoit tort qu'à lui, je me contentai de le plaindre: mais je fus sensiblement affligé de n'en pouvoir obtenir le moindre éclaircissement sur la santé d'une personne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie assez nombreuse, que nous eumes à dîner, rendit la conversation générale. Il ne cessa point de me traiter avec beaucoup de considération; mais j'y remarquois trop d'appareil, & j'en souffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faisoient appréhender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette ville.

Il me proposa de passer dans le jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, Chevalier?

Non, Monsieur. Une affaire d'importance m'appelle nécessairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rends en Toscane

Cette précipitation me ſurprend. Quelque choſe vous déplaît dans ma conduite, Chevalier ?

J'avouerai, Monſieur, avec la franchiſe qui m'eſt naturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaiſance, que j'ai pris plaiſir à voir dans d'autres occaſions.

J'atteſte le Ciel, Chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me ſois ſenti plus de penchant que pour vous. Mais j'avouerai, à mon tour, que je ne vous vois point ici avec autant de tendreſſe que d'admiration.

Ce langage, Monſieur, ne demande-t-il pas un peu d'explication ? C'eſt ma confiance apparemment que vous admirez ; & dans ce ſens, je vous rends graces d'une réflexion qui me fait honneur.

Je n'entends rien qui puiſſe vous bleſſer. J'entends, en particulier, la noble réſolution qui vous amene ici, & la grandeur d'ame que vous avez fait éclater à Boulogne, en prenant congé de toute ma famille. Mais n'y entroit-il pas quelque deſſein de m'inſulter ?

Ma ſeule vue alors étoit de vous faire obſerver, comme je le fais encore ici, que vous n'avez pas toujours eu de mes ſentimens l'opinion que je crois mériter.

Mais lorſque je me fus apperçu que votre ſang commençoit à s'échauffer, au lieu de répondre à votre queſtion ſur mon ſéjour à Boulogne, je m'invitai moi-même à vous ſuivre à Naples, & dans des termes qui n'avoient point aſſurément l'air d'une inſulte.

J'avoue, Chevalier, que j'en fus déconcerté. Mon intention étoit de vous épargner le voyage.

Etoit-ce dans cette vue, Monſieur, que vous me fites l'honneur de paſſer chez moi?

Non pas abſolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne ſavois quel pouvoit être le réſultat de cet entretien. Mais ſi je vous avois propoſé de ſortir, auriez-vous répondu à mes demandes?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donnée.

Et leur repondriez-vous à préſent, ſi je vous tenois compagnie juſqu'à Rome, dans votre retour à Florence.

J'y répondrois ſans doute, ſi elles demandoient une réponſe.

Me croyez-vous capable de faire quelque propoſition qui n'en demande point?

Monſieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous ſemblez porté à m'attri-

buer des malheurs auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offensé par les vaines espérances qu'on m'a données volontairement, lorsqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un cœur innocent & injurié? Si j'avois marqué de la foiblesse, elle n'auroit pu servir qu'à ma perte. N'étois je pas au milieu de vos amis, avec la seule qualité d'étranger, & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher? J'irai toujours en homme d'honneur au devant d'un ennemi, plutôt que de l'éviter comme un coupable. La fuite passe dans mon pays pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eût pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes, peut-être avec la même tranquillité que vous me voyez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas négligé ma défense; mais pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pu l'éviter, un frere de Clémentine & de Jeronimo, un fils du Marquis & de la Marquise della Porretta. Si votre emportement m'eût donné sur vous quelque avantage, tel que

celui de vous désarmer, je n'en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, & mon estomac ouvert. Il est déjà percé par les afflictions de votre chere famille. Peut-être aurois-je seulement ajouté : vengez-vous, si vous croyez avoir reçu de moi quelque offense.

Aujourd'hui que je suis à Naples, je vous déclare, Monsieur, que si vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre conduite. Je me reposerai sur mon innocence, & sur l'espoir de vaincre un cœur généreux par la générosité. C'est aux coupables à chercher leur sûreté par la violence & le meurtre.

Quel orgueil ! me dit-il d'un ton piqué en me mesurant des yeux. Eh ! sur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'espérance d'un avantage ?

Quand je serai calme, & disposé seulement à me défendre ; quand je verrai un adversaire emporté par sa passion, comme il arrive toujours aux agresseurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monsieur, si sans perdre votre estime, je puis me dispenser de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.

Je les connois, Grandisson, & je sais

qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croyez-vous que j'euſſe prêté patiemment l'oreille à des propoſitions d'alliance, ſi votre caractere. . . . Il eut la bonté alors de me dire mille choſes flatteuſes. Mais enſuite paroiſſant les regretter : cependant, Grandiſſon, reprit-il, eſt-il poſſible que ma ſœur eût été frappée avec cette violence, ſi quelques artifices d'amant....

Qu'il me ſoit permis, Monſieur, de vous interrompre... Je ne puis ſoutenir un ſoupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été ſi profond. Ne pouvez-vous conſidérer votre ſœur comme une fille de deux des plus nobles maiſons d'Italie ? Ne pouvez-vous la conſidérer dans l'état où Madame Bemont l'a ſi vivement repréſentée, combattant ſon propre cœur, lutant avec elle-même en faveur de ſon devoir & de ſa Religion, & réſolue de mourir plutôt que de ſe permettre la moindre foibleſſe ? Pourquoi ſuis-je rappellé à ce tendre ſujet ? Mais y eut-il jamais d'exemple d'une paſſion ſi noblement combattue ? & ne puis-je pas ajouter, que jamais homme ne fut auſſi plus déſintéreſſé, ni dans une plus étrange ſituation ? Souvenez-vous ſeulement de mon premier départ qui fut non-

ſeulement volontaire, mais contraire à l'attente de votre famille Quelle grandeur, à cette occaſion, dans la conduite de votre ſœur ! Quelle nobleſſe encore dans ſes aveux, lorſque Madame Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire, ſi j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction.

Au fond, Chevalier, ma ſœur eſt une fille fort noble. On eſt trop porté peut-être à ſe gouverner par les événemens, ſans approfondir les cauſes. Mais vous avoir laiſſé un accès ſi libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoiſſoit ! & que les circonſtances ; j'en conviens, n'ont ſervi qu'à faire éclater à votre avantage.....

Ah ! Monſieur, interrompis-je, c'eſt juger encore par les événemens. Mais vous avez la lettre de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de ma conduite.

J'ai cette lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ, & je me ſouviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le Chevalier Grandiſſon ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoît ſa fermeté. Toute mon

eſpérance eſt dans ſes principes. Traitez-le avec nobleſſe. Je compte ſur la généroſité de votre cœur ; mais reliſez cette lettre avant que de le voir. Je vous avoue, continua le Général, que je n'ai point encore eu de penchant à la lire : mais je la lirai, & je vais le faire à ce moment, ſi vous me le permettez.

Il la tira de ſa poche, & s'éloignant de quelques pas, il la lut d'un bout à l'autre. Enſuite, revenant à moi, il me prit affectueuſement la main : j'ai honte de moi-même, mon cher Grandiſſon. J'ai manqué de grandeur d'ame, je l'avoue. Tous les chagrins d'une triſte famille m'étoient préſens, & je vous ai reçu, je vous ai traité comme l'auteur d'un mal que je ne dois attribuer qu'à notre mauvais ſort. J'ai cherché des ſujets d'offenſe. Pardon. Diſpoſez de mes plus ardens ſervices. Je marquerai à mon frere avec quelle grandeur vous m'aviez vaincu, avant que j'euſſe recours à ſa lettre ; mais que l'ayant lue enſuite, j'ai regretté de ne l'avoir pas plutôt fait. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une ſœur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même lettre, que la reconnoiſſance de mon frere a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot ſur cette fille

infortunée. Il m'eſt trop douloureux d'en parler.

Vous ne permettrez pas, Monſieur...

Ah! de grace, cher Grandiſſon, ayez cette complaiſance pour moi. Jeronimo & Clémentine font le tourment de mon ame. Mais leur ſanté n'eſt pas auſſi mauvaiſe qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la Conr? Je compte de vous préſenter au Roi.

C'eſt un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voyage à Naples. Je ſuis obligé de partir demain, & j'ai déjà pris congé de quelques amis que j'ai dans cette ville.

Mais vous paſſerez du moins le reſte du jour avec moi?

C'eſt mon deſſein, Monſieur.

Rejoignons mes amis. J'aurai des excuſes à leur faire; mais je les tirerai de la néceſſité de votre départ. Nous retournâmes à la compagnie, & je ne trouvai plus dans le Général que de l'ouverture & de l'amitié.

M. GRANDISSON partit le jour ſuivant; & jusqu'au moment de ſon départ, il remarqua dans le Général des manieres plus libres & plus ouvertes..

En arrivant à Florence, il acheva de régler tout ce qui regardoit la ſucceſſion

de ſon ami, avec ce mêlange de chaleur & de modération qu'on lui connoît dans toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en pluſieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obſtacles de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant ſon départ de Naples, Madame Bemont, ſur les inſtances de la Marquiſe, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de ſon cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Madame Bemont, pour lui demander quelques informations ſur l'état de la famille, particuliérement ſur la ſanté de ſon ami, dont le ſilence, après trois lettres qu'il lui avoit écrites ſucceſſivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuſes craintes. Il marquoit à cette Dame, que s'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une famille ſi chere, ſon deſſein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponſe ſuivante.

M.

Je n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous ſommes tous ici dans une profonde affliction. Les domeſtiques ont ordre de ne faire que des réponſes vagues à toutes les informations, & de cacher ſoigneuſement la vérité.

Votre ami, le Seigneur Jeronimo, a souffert une rude opération. On n'en espére plus rien ; mais depuis le cruel service qu'il a reçu des chirurgiens, si la guérison n'est pas plus avancée, on se flatte du moins que le mal qu'on craignoit est plus éloigné. Qu'il est à plaindre ! Cependant, à la fin de ses douleurs, son inquiétude est retombée sur sa sœur & sur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une situation déplorable ; quelquefois hors d'elle-même, quelquefois taciturne ; liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entreprise funeste : on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me semble qu'on s'y est pris fort mal dans la conduite qu'on a tenue avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la sévérité. Ils n'ont suivi aucune méthode. Elle fit des instances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir avant votre éloignement. Elle leur demanda plusieurs fois cette grace à genoux, avec promesse d'être plus tranquille, s'ils avoient cette complaisance pour elle ; mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les en ai blâmés, & je leur ai dit que la meilleure voie étoit celle de la douceur. Aussitôt que vous eûtes quitté Boulogne, ils l'informerent de votre départ. Camille m'a réellement effrayée par le récit qu'elle m'a

fait de la rage & du défespoir qui furent le fruit de cette déclaration ; enfuite des accès de filence, & la plus profonde mélancolie fuccederent aux paffions violentes.

Ils fe flattoient, à mon arrivée, que ma préfence & ma compagnie lui apporteroient quelque foulagement ; mais elle fut deux jours entiers fans faire la moindre attention à moi, ni à mes difcours. Le troifieme jour, m'étant apperçue qu'elle fouffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins, avec beaucoup de difficulté, que fes mains fuffent déliées, & qu'on lui permît de fe promener au jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître qu'ils fe défioient de la grande piece d'eau. Comme nous avions fa femme de chambre avec nous, je ne laiffai point de la conduire infenfiblement de ce côté-là. Elle s'affit fur un banc, vis-à-vis de la grande cafcade ; mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m'alarmer. Depuis ce jour elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. Lorfque j'eus obtenu fa liberté, le premier ufage qu'elle fit de fes bras, fut pour me les jetter autour du cou, en cachant fon vifage dans mon fein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expreffion de fa reconnoiffance ; mais elle parut peu difpofée à parler. Sa fituation ordinaire, eft une rêverie fombre,

persuadée que les méthodes séveres, sont les seules dont on puisse attendre du succès ; & je suis sûre, au contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vue, à me priver de tout ce que j'ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevue avec vous, auroit plus d'effet pour calmer son esprit, que toutes les méthodes qu'on ne cesse point d'employer. Je me promets de vous voir, Monsieur, avant votre départ d'Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n'est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m'en laisser le choix.

Je suis depuis huit jours dans cette maison, sans un rayon d'espérance. Tous les Médecins qu'on a consulté, prêchent les méthodes séveres & la plus rigoureuse diette ; mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la famille. Hélas ! l'infortunée Clémentine a tant d'aversion pour toute sorte de nourriture, qu'on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monſieur, de m'étendre ſur les circonſtances. Je vous ai ſatisfait, mais c'eſt aux dépens de mes yeux, & je ne ſerai pas ſurpriſe ſi cette triſte lettre affecte un cœur auſſi ſenſible que le vôtre. Que le Ciel vous rende heureux par des voies dignes de vous ! C'eſt le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

Madame Bemont quitta Boulogne, après y avoir paſſé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ſes momens les plus tranquilles, pour demander ſes ordres en lui faiſant ſes adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuſe amie. L'un ne ſe peut ſans l'autre. Une grace encore, ajouta-t-elle en ſe baiſſant vers ſon oreille : vous verrez peut-être le Chevalier ; quoique je n'aie plus la même eſpérance, dites-lui que Clémentine eſt quelquefois fort à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit ici ſon bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie ; mais qu'il la privera même de cette conſolation, s'il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de ſa part, qu'il ne penſât point à ſe marier ſans m'avoir fait ſavoir avec qui, & ſans ſe croire

en état de m'aſſurer qu'il ſera aimé de la perſonne dont il aura fait choix, autant qu'il l'auroit été d'une autre. O chere Mme. Bemont, quelle diſgrace pour moi, ſi le Chevalier épouſoit une femme indigne de lui !

Dans cet intervalle, M. Grandiſſon avoit fait tous les préparatifs de ſon départ. J'étois arrivé du Levant & de l'Archipel, où j'avois accompagné, à ſa priere, M. de Beauchamp, notre ami commun. Il m'honora d'une autre marque de confiance, en laiſſant à ma garde Miſs Jervins, ſon agréable Pupille, ſous les yeux de Madame Bemont, dont les ſoins, pendant ſon abſence, ont répondu parfaitement à ſon attente.

Alors il écrivit à l'Evêque de Nocera, pour lui offrir de ſe rendre encore une fois à Boulogne, ſi ſa viſite n'étoit pas déſagréable à la famille ; mais cette nouvelle marque de reconnoiſſance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappellé dans ſa Patrie par la mort de ſon pere ; & quelques ſemaines après ſon retour, il me fit avertir de repaſſer en Angleterre avec ſa Pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chere Miſs Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumieres que vous en

desirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré à Boulogne, que M. Grandisson avoit quitté l'Italie, la famille commença trop tard à regretter de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit desirée avec une ardeur si pressante, lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son Pere, ce surcroît d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leus idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent point d'autre remede, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel, en la faisant voyager ; car n'ayant point obtenu de voir M. Grandisson, elle en conservoit toujours le même desir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples ; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de rencontrer M. Grandisson, c'est de quoi je ne suis pas informée, mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la Marquise, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient aussi nécessaires pour

ſa ſanté, que pour celle de ſa fille. Quelquefois c'étoit Madame de Sforce & d'autres perſonnes de la famille, qui compoſoient ſon eſcorte. Mais ces voyages ayant ceſſé depuis plus de trois mois, la jeune malade les accuſe de l'avoir trompée. Elle eſt devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leurs craintes les ont portées à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient miſe d'abord dans un Couvent, à la ſollicitation de Madame Sforce, & ſeulement pour eſſai. Elle y étoit aſſez tranquille. Mais le Général, qu'on n'avoit pas conſulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raiſons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin ; & ſur ſes inſtances, elle fut ramenée auſſi tôt dans ſa famille. Son imagination eſt plus remplie que jamais de ſon Précepteur, de ſon ami, de ſon Chevalier. Elle brûle de le revoir. Je les trouve fort blâmables, s'ils l'ont fait voyager dans cette eſpérance, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à redoubler ſon ardeur pour une entrevue. Une ſeule fois, dit-elle, la conſolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle eſt traitée, lui feroit oublier toutes ſes peines. Elle eſt ſûre qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuſe.

Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu de l'Evêque de Nocera, une lettre tendre & preſſante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voyage de Boulogne. Je laiſſe à lui-même le ſoin de vous communiquer là-deſſus ſes réſolutions; d'autant plus que juſqu'à préſent je n'ai fait que parcourir cette derniere lettre, qui a renouvellé tous les tourmens de ſon cœur. Il en avoit reçu une de Camille, qui lui marquoit, ſans expliquer par quel ordre, que tout le monde faiſoit des vœux pour ſon retour à Boulogne. Clémentine eſt menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici conſomption. Le Comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le déſordre de ſon eſprit, à de mélancoliques ſentimens de Religion; & les détails domeſtiques ayant peu tranſpiré, la piété, dont il eſt rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compaſſion. Il ſait néanmoins que ſans l'extrême attachement qu'elle a pour ſes principes, elle préféreroit le Chevalier Grandiſſon à tout autre homme & loin d'être refroidi par cette idée, il admire une généreuſe diſpoſition, qui lui fait préférer ſa Religion à ſon amour.

Le Seigneur Jeronimo eſt toujours dans une fort triſte ſituation. Sir Charles lui écrit

fouvent, avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent ami. °La derniere lettre lui apprend que les Chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le fuccès en paroiffoit fort douteux.

Avec quelle nobleffe Sir Charles paroît fupporter de fi pefantes afflictions! car celles de fes amis ont toujours été les fiennes. Mais fon cœur faigne en fecret. Un cœur fenfible, eft un bien qui coûte cher à ceux qui le poffedent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'eft en même temps une preuve morale d'innocence, puifque le cœur, qui eft capable de partager la douleur d'autrui, ne fauroit l'être d'en caufer volontairement à perfonne.

Je me flatte que l'aimable Mifs Byron eft fatisfaite à préfent de ma foumiffion pour fes ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zele dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l'avoir affligée par des images fi triftes, je demande que pour la confoler, elle me permette de lui faire lever les yeux vers un autre ordre de chofes, qui eft la vraie fource de force & de confolation pour une ame raifonnable.

LETTRE LIX.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

Même jour.

LE Chevalier Grandiſſon eſt arrivé d'hier au ſoir. Avec ſa politeſſe ordinaire, il envoya demander, en arrivant, des nouvelles de ma ſanté, & prier M. Reves de lui donner ce matin à dejeûner. Eſt-ce pour lui-même, eſt-ce pour moi, qu'il prend cet air de cérémonie? Pour tous deux peut-être. Ainſi, je ſuis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, ſon futur.... Ah Lucie!

Mais vous voyez que le principal compliment eſt adreſſé à M. Reves. Garderai-je ma chambre? Attendrai-je qu'il demande à me voir? Il me doit quelque choſe, pour l'émotion qu'il m'a cauſée dans la Bibliotheque de Milord L.... Je ne l'ai preſque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors... cependant l'honneur m'ordonne.... mais je ne puis manquer à la juſtice, à la générosité: ne conſulter que mon intérêt propre.... Ces paroles, chere Lucie, me retentiſſent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le ſens?

L'honneur me défend... Quoi! de s'expliquer? Il m'avoit fait un récit touchant; il l'avoit fini : que pouvoit lui défendre l'honneur? *Cependant l'honneur m'ordonne!* Qui l'empêchoit de suivre les loix de l'honneur? *Mais je ne puis manquer à la justice*: pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer? *A la Justice*! Je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même, d'admettre cette espece d'embarras dans vos idées; comme si votre caractere étoit exposé à la tentation d'être injuste, & que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la générosité.... pour qui donc? Sans doute pour l'illustre Italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l'aurois-je mis, par mon empressement, dans l'obligation de me le déclarer; comme si je souhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être? Je ne puis soutenir cette pensée. N'est-ce pas comme s'il avoit dit : trop trendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant, quel terme que celui de compassion! Vertueuse Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux.

Oh ! puisse mon meilleur Génie, me préserver du besoin de la compassion d'un homme, sans excepter celle du Chevalier Grandisson !

Mais ; qu'a-t-il voulu dire, par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprends point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que l'intérêt propre.... Les derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hasard.

Fort bien ; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le temps du déjeûner s'approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces ; le Chrétien, le héros, l'ami.... Ah ! Lucie, l'amant de Clémentine, le modeste & généreux bienfaicteur, le modele de la bonté & de toutes les vertus. Mais il arrive ! Pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé. Pourquoi m'avez-vous retenue, chere Lucie ? Il faut à présent que la folle descende avec une espece de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la fasse appeller. C'est ce qu'on vient faire à ce moment.

O Lucie ! quelle conversation j'ai à vous raconter ! Mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi lorsqu'il m'a vu paroître. C'étoit lui tout entier ; sa modestie, sa politesse, avec l'air aisé néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains, & je vous assure qu'elles ne se sont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art sait il joindre à des manieres si ouvertes, un respect qui satisferoit une Princesse.

Après le déjeûné, M. & Madame Reves ayant été appellés pour le Chevalier Allestris & sa niece, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec Sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce discours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec Miss Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit dans un cœur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premieres personnes de son sexe, & je me suis flatté que n'ayant rien à me reprocher de téméraire ou d'indiscret, j'obtiendrois aussi quelque part à la pitié. Il m'a paru, Mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sen-

ſiblement touchée ; & par ménagement pour vous, (permettez que j'ajoute auſſi pour moi-même) j'ai prié le Docteur Barlet de vous expliquer mille choſes ſur leſquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me ſonviens de la peine que mon récit vous a cauſée, & je ne doute point que dans le même ſentiment de bonté & de compaſſion, celui du Docteur ne vous ait fait ſouffrir encore plus. Cependant me permettrez-vous, Mademoiſelle, d'ajouter au même ſujet quelques circonſtances dont il n'a pu vous inſtruire ? A préſent que vous êtes informée d'une ſi grande partie de mon hiſtoire, je ſouhaiterois que plus que toute autre femme du monde, vous n'ignoraſſiez rien de tout ce que j'en ſais moi-même.

Il s'eſt arrêté. Je tremblois. Monſieur.... Monſieur.... J'avoue que l'hiſtoire eſt extrêmement touchante. Que cette malheureuſe perſonne eſt à plaindre ! Vous me ferez honneur, ſi vous m'apprenez quelque choſe de ſa ſituation.

Le Docteur vous a dit, Mademoiſelle, que l'Evêque de Nocera, ſecond frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me preſſe de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai ſa lettre. Vous entendez

l'Italien, Mademoiselle. Permettez-vous que je.... ou souhaitez-vous de prendre cette peine vous-même ? Il m'a présenté la lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

» L'Evêque l'informe du triste état de sa » famille. La santé du pere & de la mere » décline sensiblement. Celle du Seigneur » Jeronimo est pire qu'elle n'étoit au départ » de Sir Charles. Sa sœur ne se porte pas » mieux, & souhaite toujours ardemment » de voir son Précepteur. Elle est actuelle» ment à Nocera, mais on se propose de la » mener bientôt à Naples. L'Evêque presse » en effet Sir Charles de leur faire encore » une visite, en avouant néanmoins que » toute la famille ne le souhaite pas égale» ment : mais lui, le Docteur & la Mar» quise s'accordent à vouloir qu'on ait cette » indulgence pour les vœux continuels de » la sœur. Il offre d'aller au-devant de Sir » Charles, dans le lieu dont il lui laisse le » choix, & de le conduire lui-même à Bou» logne, où il l'assure que le plaisir de le voir » ne manquera point de réunir tout le mon» de en faveur de l'entrevue. Si ce remede, » auquel il regrette de s'être opposé si long» temps, n'a pas le succès qu'il en espere, » il conseillera, dit-il, de renfermer sa » sœur dans un Couvent, ou de la confier

qu'elle desiroit. Elle plaint cette chere personne de n'avoir tiré aucun avantage de ses courses, & la faute paroît tomber sur ses compagnons de voyage, qui l'entretenoient chaque jour de l'espérance de rencontrer le Chevalier Grandisson. Ils l'avoient mise pour la seconde fois dans un Couvent, à sa propre sollicitation ; & le calme qui avoit succédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir : mais ce changement n'ayant pas duré plus longtemps que la nouveauté, une des Religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au Parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain Gentilhomme Anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voyant trompée, qu'elle avoit employé deux heures entieres à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa mere seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la Marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redeve-

nant fort vifs, & la santé d'une mere indulgente en étant visiblement altérée, un des plus graves Médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Madame de Sforce & le Général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque temps à Florence, auprès de Madame Bemont, que sa mere avoit encore obtenu grace pour elle. Le Marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer Madame Bemont dans ses vues.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille, sur-tout lorsqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du Chevalier Grandisson & de ses sœurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite le Général l'étant venu voir, avec Madame de Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit souffert; & ne dissimulant point qu'ils y soupçonnoient quelqu'autre vue, ils pousserent leur ressentiment si loin, que le jour même ils l'obligerent de

partir avec eux, au regret extrême de Madame Bemont & des Dames de Florence, qui la nommoient leur innocente visionnaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendresse pour elle. Madame Bemont assure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une société de femmes sages & aimables, auroit pu servir par degrés à la rétablir.

Elle fait ensuite le récit des rigoureux traitemens auxquels sa malheureuse amie fut livrée. Sir Charles auroit souhaité ici d'interrompre sa lecture. Il m'a dit qu'il ne pouvoit continuer sans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, & qui me feroit connoître la sienne. En effet, il m'étoit échappé quelques larmes en lisant les deux premieres lettres, & pendant qu'il m'avoit lu cette partie de la troisieme. Je ne doutois pas que ce qui restoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l'ai prié de me laisser lire moi-même. L'infortune, lui ai-je dit, n'est pas un spectacle étranger pour moi. Je sais prendre intérêt aux peines d'autrui, sans quoi je ne mériterois point qu'on en prît aux miennes. Il m'a montré l'endroit, & sans ajouter un mot, il s'est retiré vers une fenêtre.

Madame Bemont raconte que la triste mere se vit forcée d'abandonner entiére-

ment ſa fille à la conduite de Madame de Sforce, qui ſe hâta de l'emmener avec elle dans ſon palais de Milan. On la pria néanmoins de n'employer que des rigueurs néceſſaires. Elle le promit ; mais elle commença par éloigner Camille, qu'elle accuſoit d'une exceſſive indulgence. Elle mit à ſa place, auprès de Clémentine, une autre femme ; nommée Laura, plus propre à ſeconder ſes deſſeins. Vous ſaurez bientôt avec quelle barbarie elles l'ont traitée. La Signora Daurana, fille de Madame de Sforce, eut l'imprudence de s'en vanter, dans quelques lettres, en faiſant un mérite à ſa mere d'avoir été plus heureuſe dans le choix des méthodes ; & Madame de Bemont, qui étoit alors aſſez bien pour ne pas perdre de vue ſon amie, reçut les informations ſuivantes du Directeur même, que la Marquiſe avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu ſurpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laiſſer voir Clémentine ; mais inſiſtant au nom de ſa mere, il la trouva daus un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'oſant lever les yeux devant ſa couſine, & ſemblant deſirer néanmoins de ſe plaindre. Il en marqua ſon étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la

meilleure voie ; que les Médecins étoient de cet avis ; qu'à son arrivée Clémentine ne parloit que du Chevalier, & de l'entrevue qu'elle desiroit avec lui, mais qu'on l'avoit déjà mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le Directeur, pour devenir capable de cette soumission ? Soyez sans inquiétude là-dessus, lui répliqua-t-on avec la même dureté, tout ce qu'on fait est pour son avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, & le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un Couvent pour y prendre le voile, pour s'y consacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c'étoit une résolution qu'on s'efforçoit de lui inspirer. Madame de Sforce ne dissimuloit point qu'elle regardoit ce parti comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa niece : Elle ajouta que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa famille offensoit le Ciel en s'opposant aux desirs d'une jeune personne qui vouloit se donner à Dieu, & que sa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans sa lettre à Madame Bemont, le Directeur attribue cette conduite de Madame de Sforce à des motifs intéressés, & celle de la Signora Daurana aux mouve-

mens d'une ancienne jaloufie pour les qualités fupérieures de fa coufine. Il apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté ; & tout pour fon avantage, chere Lucie ! Que mon cœur fe fouleve contre ces deux femmes ! Laura, fa nouvelle fervante, fous prétexte de fe confeffer au Directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chofe étoit arrivée le jour précédent.

» Lorfqu'on vouloit exercer quelque ri» gueur fur l'infortunée Clémentine, cette » fille recevoit ordre de fortir de l'appartement. Il étoit échappé à fa maîtreffe quel» ques mots dont on vouloit la punir. Ma» dame Sforce, qui ne pouffoit pas la » barbarie fi loin que fa fille, n'étoit pas » au logis. Laura eut la curiofité de prêter » l'oreille. Elle entendit de la bouche de » Daurana des menaces fort vives, avec » d'autres marques d'emportement, & de » celle de Clémentine, qui ne put réfifter » fans doute aux injures de fa coufine : que » vous ai-je fait, Daurana, pour me traiter » fi mal ? Vous n'avez plus d'amitié pour » moi. Vous voyez ma fituation, pourquoi » m'infulter fi cruellement ? Si la main du » Ciel s'eft appéfantie fur moi, ne me « devez-vous pas un peu de pitié ? Cette » cruelle coufine lui répondit que tout ce » qu'on faifoit étoit pour fon avantage, &

» que ses plaintes même, qui n'avoient » pas toujours été si sensées, en étoient » une bonne preuve. Hélas ! reprit-elle, » je vous ai cru de la tendresse pour moi. » Je n'ai plus de mere, & vous en avez » une. La mienne étoit la meilleure de » toutes les meres ; mais elle m'abandonne ! ou plutôt, n'est-ce pas moi qui ai le » malheur de m'être séparée d'elle ? Je ne » sais lequel des deux !

» Daurana, irritée apparemment de ces » tendres plaintes, la menaça du corset de » force : punition qui causoit toujours beaucoup d'épouvante à la malheureuse Clémentine. Laura lui entendit faire des » instances fort humbles ; mais Daurana » sortant d'un air emporté, cette fille fut » obligée de se retirer. Dans l'intervalle, » Clémentine appréhendant le retour de » son ennemie, avec le corset dont elle » étoit menacée, se hâta de descendre, & » se cacha sous l'escalier, où elle fut bientôt découverte par ses habits, qu'elle » n'avoit pas eu soin de tirer après elle ».

O chere Lucie ! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes ! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la lettre j'étois arrivée. Concevez, Mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix altérée, quelles auroient

été mes réflexions, si ma conscience m'avoit reproché d'être volontairement la cause de tant de maux!

Après m'être un peu remise, j'ai continué ma lecture. « La cruelle Daurana eut » la barbarie de tirer sa triste & malheu- » reuse cousine par les bords de sa robe, » en joignant à cette violence toutes sortes » de nouvelles menaces. Clémentine ne » résista point. A genoux, comme elle » étoit dans sa situation, les mains croisées » sur sa poitrine, elle demanda grace, non » par ses discours, mais par ses yeux, » quoiqu'il n'en sortît point une larme. » Elle ne put l'obtenir. On la fit recon- » duire à sa chambre, où elle subit la pu- » nition dont on l'avoit menacée.

» Le Directeur fut extrêmement touché » du récit de Laura. Il ne l'avoit pas été » moins de ses propres observations. Ce- » pendant, lorsqu'il fut retourné à Boulo- » gne, il crut devoir ménager la Marqui- » se, en lui cachant le traitement qu'on » faisoit à sa fille. Après lui avoir dit seule- » ment qu'il ne pouvoit l'approuver, il » lui conseilla de ne pas s'opposer au retour » de Clémentine, si l'on pouvoit y faire » consentir l'Evêque & le Général. Mais » il s'ouvrit avec moins de réserve au Pré- » lat, qui écrivit aussi-tôt à son frere, pour

» le presser de se joindre hautement à lui, » & de finir l'esclavage de leur sœur. Ils » convinrent de se rencontrer à Milan dans » cette vue. Clémentine fut délivrée ; mais » le mécontentement de Madame de Sfor- » ce & de sa fille, cause un nouveau trou- » ble dans la famille. Elles prétendent que » leur conduite avoit commencé à pro- » duire d'excellens effets, c'est-à-dire, » qu'elles veulent faire passer une soumis- » sion forcée, & les fruits de la terreur, » pour un commencement de guérison.

La Marquise étant fort éloignée de jouir d'une bonne santé, on a conduit sa fille à Naples, avec Camille, qu'on lui a rendue pour la servir. Madame Bemont suppose qu'elles y sont actuellement. Malheureuse Clémentine ! Quel sort, d'être ainsi traînée de ville en ville ! Mais qui pourroit penser à sa cousine Daurana, sans une extrême indignation ?

L'Evêque, ajoute Madame Bemont, souhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le Général son frere à se joindre à lui, pour inviter Sir Charles à repasser en Italie, comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur sœur dans un Couvent, ou de l'abandonner à des mains étrangeres. Mais le Général refuse d'entrer dans ses vues. Il de-

mande de quelle utilité sera cette visite, lorsque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétablissant l'esprit de Clémentine, sera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouement qu'on veut éviter ? Jamais il ne consentira, dit-il, que sa sœur devienne la femme d'un Anglois Protestant. L'Evêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y consentir ; mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres temps, dans la confiance que leur sœur, après sa guerison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs desirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le Général : mais le Chevalier lui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte. N'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses pieges Olivia & toutes les femmes qui l'ont connu ? Enfin le Général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson, que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge des causes par les effets ; que ce qu'il a de certain pour lui, c'est la perte d'une sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le Chevalier,

Chevalier, dans quelque lieu que ce ſoit, il ne répond pas des ſuites.

Cependant le Directeur & la Marquiſe étant entrés, comme l'écrit l'Evêque, dans la réſolution de tenter ce dernier expédient, & ſe croyant ſûrs que le Marquis, ni le Seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l'invitation eſt partie dans les termes que j'ai rapportées.

Tel eſt, ma chere, l'état de cette malheureuſe aventure, autant du moins que je puis m'en rappeller les circonſtances. Mais vous ſavez combien le cœur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me reſtoit à ſavoir, c'étoit la réponſe de Sir Charles. Ma ſituation, Lucie, n'étoit-elle pas aſſez délicate? S'il m'eût conſultée avant que d'avoir pris ſes réſolutions, le conſeil que je lui aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au ſecours de l'infortunée Clémentine; mais il me ſemble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractere d'un homme ſi généreux. Cependant ma conſidération pour ſon propre intérêt, ſe faiſoit ſentir dans toute la force: ma conſidération, Lucie! ce terme ne vous paroît-il pas affecté? Ce que la généroſité, ou plutôt la juſtice, demandoit

de lui pour Clémentine, & cette considération, si souvent avouée, mettoit une espece de division dans mon cœur. J'avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l'importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empressement & d'affectation. Heureusement Madame Reves étant rentrée pour prendre quelque chose qu'elle avoit oublié, j'ai saisi l'occasion, & pendant que Sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux que je ne les quittois que pour un instant.

Je suis montée à mon appartement. J'ai traversé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N'as-tu pas devant toi l'exemple d'une Clémentine ? Le combat de sa religion & de son amour a renversé sa raison. Tu ne peux être menacée de cette épreuve : mais ne saurois-tu montrer que si tu l'étois, tu serois capable d'autant de noblesse ? Le Chevalier Grandisson est juste. Il doit la préférence à l'excellente Clémentine. Droits précédens, compassion pour ses souffrances, mérite si supérieur ! N'est ce pas le mérite que tu aimes dans lui ? Pourquoi ne l'aimerois-tu pas aussi dans une personne de ton sexe, lorsque tu l'y

vois presqu'au même degré ? Il t'en coûtera sans doute : mais descends, & fais un effort pour t'élever au-dessus de toi-même.

Je suis descendue, assez contente de m'être trouvée capable de cette résolution. Ma cousine est sortie lorsqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles est venu au-devant de moi jusqu'à la porte : je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité sans orgueil.

J'ai parlé la premiere, tandis que je me sentois l'ame élevée, & pour me soutenir dans cette disposition. Mon cœur saigne, lui ai je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine.) Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inspire. Que je plains sa situation ! Mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont Sir Grandisson ne soit capable. Vous m'avez honorée, Monsieur, du titre de sœur : dans toute la tendresse de ce nom, je ne puis vous déguiser mes craintes du côté du Général, & je sens presqu'autant que vous, les nouvelles peines que le spectacle présent des maux d'autrui doit vous causer. Cependant je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment à prendre la résolution de quitter tous vos amis d'Angleterre, pour repasser en Italie, & pour

aller tenter du moins ce qu'on peut encore espérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonstances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon désintéressement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conséquent qu'il me supposoit sur lui des vues auxquelles il admiroit que je fusse capable de renoncer. De toutes les ames humaines la sienne est la plus délicate. Il m'a priée de m'asseoir, & se plaçant près de moi, sans quitter ma main qu'il avoit prise pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois Miss Byron, m'a-t-il dit, je l'ai considérée comme l'honneur de son sexe. Mon cœur demande une alliance avec le sien, & se flatte de l'obtenir, quoique dans une situation si délicate, j'ose à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de sœur à Miss Byron ; mais elle est plus pour moi que la plus chere sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'opposer de part & d'autre à des desirs plus étendus : & c'est un bien que j'ose espérer qu'elle ne me refusera point, aussi long-temps qu'il pourra s'accorder avec ses autres attachemens.

Il s'est arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expression m'a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent que le feu devant lequel nous étions assis.

Il a repris : J'ai toujours le cœur sur les levres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qui me dicte. Les compliments sont un langage pour lequel j'ai peu de goût. Mais ne me croyant point indigne de votre amitié, je veux supposer qu'elle m'est accordée ; & je reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre sentiment demande.

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune maîtresse, & quelques mots échappés à l'Evêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant sans quelque lettre d'une personne de la famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à

me présenter, sur-tout lorsque Madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la famille ?

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le Général & le Marquis joignent leur demande à celle de la Marquise, de l'Evêque & du Directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la lettre du Prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée à satisfaire tous leurs désirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera point à passer au-delà de Boulogne, où j'aurai la satisfaction de voir mon cher Jeronimo & sa sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion, chere Lucie, mais j'en suis fâchée pour mon cœur, & ma raison n'en a pas moins été pour Sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiselle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout est prêt. Je n'attends que la compagnie d'un honnête homme qui arrange ses affaires, pour se disposer à partir avec moi. C'est un habile Chirurgien, dont la réputation est bien établie par un long exercice de son art dans les dernieres guerres. Mon ami

ne se loue pas des siens. Si M. Lowhter peut servir à sa guérison, quelle satisfaction pour moi! Et si mon voyage est de quelque utilité pour l'aimable Clémentine... Mais comment puis-je me flatter d'une si douce espérance? Cependant je suis persuadé que dans sa situation, avec un caractere tel que le sien, & si peu accoutumée aux violences qu'elle a souffertes, le seul moyen de la rétablir, est d'aller au-devant de tout ce qu'elle peut desirer. Quelle nécessité de contredire une jeune personne, qui dans les plus grands accès de son mal, n'a jamais fait éclater un desir, une pensée contraire à son devoir, ni à l'honneur de son nom, ni si vous me permettez de le dire, Mademoiselle, à la fierté de son sexe?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu M. Danby. Deux jours d'application, me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le séjour que je dois faire en Italie, peut-être aménerai-je l'occasion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma pupille, & qui sont demeurés suspendus. Aujourd'hui, j'aurai à dîner Madame Oldham & ses fils. Dans l'après-midi, j'attends Madame Ohara, avec son mari, & le Capitaine Salmonet. Demain,

Mademoiselle, je compte sur l'honneur de vous avoir à dîner, avec M. & Madame Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reste du jour. Il ne faut pas me refuser cette grace, parce que j'ai besoin de toute votre influence sur ma sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à Mylord G. . . . Un de mes plus vifs desirs, est de les voir unis avant mon départ : & mon retour étant incertain, (ah Lucie ! que mon émotion a redoublé ! j'ai nommé Jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de Mylord G. . . . & celui de Charlotte bien établi avant notre séparation, c'est la plus sensible consolation que je puisse emporter. Je souhaite beaucoup aussi de voir arriver mon cher Belcher, & de le laisser en possession de la tendresse de son pere. Le Docteur Barlet & lui, trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de lettres avec le Docteur. Il vous admire, Mademoiselle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoissance, dans la conduite d'un homme qui se croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah Lucie ! Il est échappé ici un soupir à Sir Charles. J'ai cru remarquer plus

de chaleur dans ses yeux, que dans son langage. Que vous dirai-je, ma chere ? Je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendresse qu'on n'en met dans l'amitié, . . . s'il me laisse penser qu'il desire. . . . Mais que peut-il desirer ? Il doit être à Clémentine ; il lui appartient : & s'il m'accorde le second rang dans son affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ? s'il me fait cette réponse serai-je capable de m'offenser contre un homme qui ne peut être tout ce que je souhaiterois qu'il fût pour moi ? Non. Il n'en sera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoissance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un ravisseur, & pour les services qu'il n'a pas cessé de me rendre. N'est-ce pas sur l'amitié que mon amour est fondé ? & Sir Charles ne m'offre-t-il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié ?

Cependant j'ai surpris une larme prête à s'échapper. Je me suis senti le cœur en désordre, Lucie, & je n'ai pu me défendre d'une petite ruse de femme. Lorsque je me suis apperçue que je pressois inutilement mes paupieres, pour disperser la

houtte qui vouloit sortir, & que je l'ai sentie couler sur ma joue, je me suis hâtée de l'essuyer : pauvre Emilie ! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va souffrir de votre absence ! Emilie aime beaucoup son Tuteur.

J'aime aussi ma pupille. J'avois pensé Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux sœurs, je compte qu'elle sera heureuse sous leurs aîles, & sous la garde de Milord L..... d'autant plus que je me promets de vaincre sa malheureuse mere, en lui faisant un frein de son propre intérêt & de celui de son mari, pour l'empêcher du moins de nuire à sa fille.

J'étois bien-aise, ma chere, d'éloigner mes pensées de moi-même, & de faire tourner aussi son attention sur toute autre sujet que moi. Nous sommes tous persuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher est le mari que vous destinez....

Un mari pour Emilie ! a-t-il interrompu. Comptez, Mademoiselle, que ce ne sera point à ma sollicitation. La moitié de mon bien est au service de mon ami ; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma pupille. Emilie se donnera, dans quelque temps, le mari qu'elle croira propre à la rendre heureuse, & Belcher

prendra une femme qu'il puisse aimer : mais Emilie, si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat ; je ne le serai pas moins pour ma pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un pere ou d'un tuteur, lorsqu'elle propose un mari que le cœur rejette.

Quel homme ! ai je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?

Attendez-vous bientôt votre ami, Monsieur ?

De jour en jour, Mademoiselle.

Et devant partir si tôt, Monsieur, comment espérez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ ?

Je n'appréhende, Mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelque éloignement pour l'alliance de Mylord G....

Non, Monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de Mylord & Mylady L.....

Il m'a fait des excuses d'avoir occupé si long-temps mon attention ; & M. Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits

s'étoient soutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma cousine, la permission de me retirer quelques momens. Il me sembloit que son départ avoit été si grave ! Je suis montée dans mon cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie ? après quelques soupirs iuvolontaires, un déluge de larmes m'a soulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la résignation pour la mienne, & d'heureux jours pour Sir Charles. Ensuite, m'étant essuyé les yeux devant mon miroir, je suis retournée vers M. & Madame Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, sans m'en demander la cause, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit ; l'orage est passé, mes chers parens. Je ne saurois le blâmer. Il est noble, il est juste. Ne m'en demandez pas davantage à présent. Vous lirez ma lettre, qui contiendra tous les détails.

Je suis remontée pour écrire & je n'ai quitté la plume que pendant le temps du dîner. Enfin, lasse, agitée, mécontente de moi-même sans savoir pourquoi, j'ai porté ma lettte à M. & Madame Reves. Tenez, leur ai-je dit ; lisez si vous le pouvez, & faites là partir promptement pour ma chere Lucie. Cependant, sur une se-

conde réflexion, je veux la montrer auſſi, ai-je ajouté, aux deux cheres ſœurs & à Milord L.... Ils ſeroient fâchés de ne pas ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans une converſation, dont toutes les circonſtances demandoient une délicateſſe que je crains de n'avoir pas ſi bien obſervée que lui.

J'aurai leur pitié, j'en ſuis ſûre : mais je n'en demande point, pour moi, à ceux qui n'en auront pas pour la noble & charmante Clémentine.

NB. Dans une lettre, du même jour au ſoir, Miſs Byron fait le récit d'une viſite qu'elle a reçue de Miſs Charlotte, & de tout ce qu'elle vient d'apprendre du dîner, & de la conférence de Sir Charles, avec Madame Oldham & ſes fils. Il n'a pas manqué d'encourager la mere & les enfants, avec autant de bonté que de nobleſſe. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ſes ſoins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite ; & pour leur donner un motif préſent d'émulation, il a recommandé au Docteur Barlet de veiller ſur leurs progrès. La lettre ſuivante, qui eſt du lendemain, offre une autre ſcene.

LETTRE LX.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

A Londres, Mercredi 5 Avril.

CE matin, dès ſix heures, j'ai reçu la viſite de Miſs Jervins; fort impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée la plume à la main dans mon cabinet. De toute la nuit, je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vu ma mere, a commencé cette chere fille, & je me crois dans ſes bonnes graces. Pourquoi ne croirois-je pas, Mademoiſelle, que j'y ai toujours été ?

Chere Miſs, lui ai-je répondu, en la ſerrant contre mon ſein, vous êtes une excellente fille! Apprenez-moi ce qui s'eſt paſſé.

Il faut, Lucie, que je vous repréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſeyez-vous, mon amour, lui ai-je dit.

Quoi ? Mademoiſelle; lorſque j'ai à parler d'une mere reconciliée ? & devant

ma chere Mifs Byron ? Non, en vérité.

Pendant fon récit, elle tenoit fouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre, elle pefoit deffus, avec une affection fort vive, & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme tranfportée de plaifir & d'admiration. Voici fon exorde.

Il faut favoir, ma chere Mifs Byron, qu'il étoit hier environ fix heures du foir, lorfque ma mere, fon mari, & le Capitaine Salmonet arriverent chez mon tuteur. Je n'avois reçu avis de leur vifite que deux heures auparavant ; & lorfqu'ayant entendu le carroffe, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir defcendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je poffede, pour être à cent mille de Londres. Le Docteur Barlet fe préfenta pour les recevoir. Mon tuteur fe trouvoit engagé dans une réponfe à Milord W... qui étoit attendue par un courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître ; & lorfqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excufes avec fa politeffe ordinaire. Le Docteur affure que jamais on n'a rien vu de plus refpectueux que M. Ohara & le Capitaine. Ils vouloient entrer en apologie fur la conduite qu'ils avoient tenue dans leur derniere vifite ;

mais mon tuteur ne l'a pas permis : & depuis le premier inſtant, dit le Docteur, ma mere s'eſt obſervée avec une parfaite décence.

Auſſi-tôt qu'elle eut demandé à me voir mon tuteur eut la condeſcendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, Mademoiſelle ! En me conduiſant ſur l'eſcalier, il me dit d'un ton charmant : ma chere, pourquoi trembler ? Ne ſuis-je point avec vous ? Votre mere paroît fort tranquille. Vous lui demanderez ſa bénédiction. Je vous épargnerai toutes ſortes de peines. J'aurai ſoin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occaſions.

A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'arrivanr à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jettai à genoux devant ma mere, comme je fais à préſent devant vous, mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à préſent : (& l'aimable fille s'eſt miſe à baiſer mes mains, en tenant la tête panchée deſſus.) Ma mere me releva ; (il faut que vous me le releviez auſſi, Mademoiſelle. Oui, préciſément de cette maniere.) Elle me donna deux baiſers. Elle pleura ſur mon col. Elle prononça pluſieurs noms tendres. Enfin pour m'encourager ſans

doute, elle m'aſſura qu'elle m'aimoit, & que ſa vie ne lui étoit pas plus chere. En effet, je pris un peu de courage.

Alors mon tuteur, avec la nobleſſe d'un Prince, me prit la main & la préſenta d'abord à M. Ohara, enſuite au Capitaine. Ils la baiſerent tous deux, & je ne puis vous répéter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monſieur, dit mon tuteur au Major, en me préſentant à lui, vous excuſerez l'embarras d'une jeune perſonne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage; & je vous réponds qu'elle deſire beaucoup de vous rendre ſervice, en faveur de Madame ſa mere. Le Major jure, ſur ſon ame que j'étois un Ange. Le Capitaine Salmonet dit que ſur ſa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma mere pleura beaucoup. O Monſieur! s'écria-t-elle vers mon tuteur; & ſe laiſſant tomber ſur un fauteuil, elle ne put ajouter un ſeul mot. Je courus à elle. Je paſſai mes deux bras autour d'elle. Ses pleurs ne firent qu'augmenter. Jes les eſſuyai de ſon mouchoir. Je lui dis qu'elle me perçoit le cœur, & je la conjurai de m'épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en paſſant ſes bras ſous les miens, en me baiſant au

front & aux deux joues. Hélas ! pensai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendresse dans ma mere.

Mon tuteur vint à nous ; & lui prenant fort civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entr'elle & la table à thé, tandis qu'il pria le Major & le Capitaine de s'asseoir près de lui. Il me dit alors : Emilie, ma chere, vous aurez la bonté de nous faire le thé. Ma sœur, en se retournant vers ma mere, n'est point au logis, Madame, & Miss Jervins va tenir sa place. Oui, Monsieur, de tout mon cœur, lui répondis-je : & j'étois aussi légere qu'un oiseau.

Mais, avant que les Domestiques parussent ; permettez, Madame, dit-il à ma mere, que je vous explique ce que Miss Jervins m'a proposé. Ils prêterent tous trois un profond silence. Elle souhaite, Monsieur, en s'adressant au Major, que vous acceptiez d'elle pour votre usage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres sterlings ; qui vous seront payées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à son bonheur.

Ma mere fit une profonde inclination. Son visage se colora de reconnoissance.

Je remarquai qu'elle paroissoit satisfaite.

Et vous, Madame, continua-t-il en se tournant vers elle, Miss Jervins vous prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même somme pour vos menus plaisirs, qui vous sera payée aussi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez seule la disposition, Madame, & sans aucune dépendance de vous, Monsieur Ohara.

Juste Ciel! Monsieur, s'écria le Major, que je suis confus de ce qui s'est passé ici la derniere fois! il est impossible de résister à tant de bonté. Il se leva pour s'avancer vers la fenêtre. Le Capitaine répéta, juste Ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller, car j'étois à pleurer comme un enfant. Quoi, Monsieur? dit ma mere, cent livres sterling par an? N'est-ce pas ce que vous entendez? Oui, Madame. Et cent livres payées avec cette noblesse, comme si ce n'étoit pas à ma fille, mais à mon mari, que j'en eusse l'obligation! Bonté du Ciel! Que vous m'embarrassez, Monsieur! Quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon cœur! Et les larmes de ma mere couloient aussi vîte que les miennes.

O Mademoiselle! m'a dit ici cette chere fille, en s'interrompant elle-même pour m'embrasser, que votre tendre cœur paroît

ému ! Qu'auroit-ce été, si vous aviez été présente !

Le Docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l'heure du thé. Mon tuteur ne voulut point que les domestiques, qui se présenterent d'eux-mêmes, s'approchassent pour servir. On n'entendit, pendant le thé, que des applaudissemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoissance. Quelle joie dans tous les cœurs ! Vous vous l'imaginez bien, Mademoiselle. N'est-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui ? Ah ! sans doute. Que mon tuteur fit de cœurs heureux ! Il faut que vous lui disiez, Mademoiselle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne sais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il cessoit aussi de me traiter avec cette tendresse, que deviendrois-je ? J'aurois recours à mes larmes : ma colere se tourneroit contre moi-même, & je penserois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

O mon amour, mon Emilie ! ai-je interrompu ; modérez votre reconnoissance : elle entraîne votre véritable amie.

Eh ! quel mal y trouvez vous, Mademoiselle ? Un bon cœur put-il être ingrat ?

M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie : ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause que d'une mauvaise ? Vous même, chere Miss Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuse : comment ? par votre bonté, & parce que je ne me sentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué son petit babil. Après le thé, mon tuteur me prit à part : mon Emilie, (j'aime qu'il m'appelle son Emilie ! mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté.) Il faut voir, me dit-il, en me mettant deux billets de vingt-cinq guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre mere est mariée depuis trois mois. Les deux pensions peuvent commencer au mois de Décembre passé. Je verrai à leur départ, mon Emilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit présent ; & la conduite de M. Ohara nous fera observer s'il est homme avec lequel votre mere puisse vivre heureuse, à présent que leur intérêt commun est d'avoir un peu de complaisance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entiérement de vous.

Quelle bonté ! Mademoiselle. J'aurois baisé volontiers les billets, parce qu'ils sortoient de ses mains. J'entends, Monsieur, lui répondis-je. Et lorsque ma mere se fut levée pour partir, en renouvellant les témoignages de sa reconnoissance, je m'adressai à M. Ohara : Monsieur, lui dis-je, il me semble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le paiement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux billets. Ensuite jettant un coup d'œil respectueux sur ma mere, de peur qu'il ne se méprît, & qu'il ne se fît tort au yeux du plus habile observateur du monde, je lui donnai aussi le second billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de surprise ; après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut suivie d'une autre à mon tuteur, il les présenta tous deux à ma mere. C'est vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprete. Je ne trouve point d'expression qui réponde à mes sentimens. Que le Ciel m'accorde la force de soutenir tout ce que j'éprouve ! Il sortit brusquement du cabinet où nous étions, & lorsqu'il fut dans l'antichambre, il s'essuya les yeux, en laissant échapper des sanglots qui furent entendus des domestiques. Ma mere jetta

succeffivement les yeux, comme fon mari, fur les deux billets ; & les levant fur moi, elle m'embraffa dans un nouveau tranfport de tendreffe. Elle voulut adreffer quelque chofe à mon tuteur ; mais il la prévint, en lui difant : Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, Madame, & refpectera auffi M. Ohara. Puiffiez-vous être heureux enfemble ! Enfuite il la conduifit : quelle condefcendance ! il la conduifit par la main à M. Ohara, qui, s'étant un peu remis, fe difpofoit à faire quelques libéralités aux domeftiques. Monfieur le Major, lui dit mon tuteur, comptez que mes gens ne reçoivent leur paiement que de moi, ils ont là deffus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduifit ma mere jufqu'au carroffe. Pour moi je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtreffe de moi-même. Comment aurois-je pu réfifter ? Vous le fentez bien, Mademoifelle. Pendant ce temps-là, M. Salmonet s'effuyoit les yeux, & les levoit alternativement au Ciel, & laiffoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudiffemmens & ces éloges ne paroiffoient pas caufer la moindre vanité à mon tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me le-

vai. Je voulus me jetter à ſes genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de ſa bonté pour ma mere. Il me retint dans ſes bras. Il me fit aſſeoir, & s'aſſeyant près de moi, il prit ma main. Je fus ſi touchée de cette careſſe, que je ſentis mon cœur palpiter de joie. Il me dit : voyez, ma chere fille, ce que les richeſſes donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d'autrui. Vous jouiſſez d'une grande fortune. A préſent que votre mere eſt mariée, j'eſpere beaucoup d'elle & du Major. Ils ſentiront ce qu'ils ſe doivent l'un à l'autre, ce qu'ils doivent au Public. Ce n'eſt pas le bon ſens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois un acte de juſtice & de généroſité. L'homme qui regrettera deux cens livres ſterlings retranchées à votre fortune, pour faire un heureux ſort à votre mere, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous ?

Votre Emilie, Monſieur, votre heureuſe Emilie ne méritera jamais d'attention qu'autant qu'elle ſe laiſſera conduire par un guide tel que vous. C'eſt la réponſe que je lui fis, Mademoiſelle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et ſur cette réponſe, ai-je interrompu, ne ſerra-t-il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein.

Non,

Non, Mademoiselle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'assura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle, qu'il consulteroit toujours ma raison, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ses avis. Je ne me rappelle pas tous ces termes, mais c'est à peu près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, Mademoiselle, qu'il me donne le plus souvent, lorsque je suis seule avec lui, c'est celui de sa fille; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'est pas si libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raison, Mademoiselle? car je suis sûre que je n'ai pas moins de respect pour lui dans un temps que dans un autre. Croyez-vous, Mademoiselle, que cela ne signifie rien? Il faut bien que cette différence soit fondée sur quelque chose. J'aime à l'étudier, & je cherche, autant qu'il m'est possible, le sens même de ses regards comme celui de ses actions. Sir Charles est un livre que le Ciel m'a donné pour mon instruction. Pourquoi ne l'étudierois-je point?

Oui mon amour, ai je répondu à cette charmante créature; étudiez votre Tuteur

pendant que vous en avez l'occaſion. Mais il ſe diſpoſe à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'eſt ce que je crains, a-t-elle repris, d'un air plus penſif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à ſouffrir; je ne m'occuppe que de ſa ſituation, depuis que vous m'avez permis de lire les extraits du Docteur. Mais j'eſpere que mon Tuteur ne ſera qu'à vous. Nuit & jour je demande au Ciel de vous voir Mylady Grandiſſon. Mes prieres ne ceſſeront point juſqu'à cet heureux jour; mais pardonnez, ſi je les finis toujours en demandant auſſi que vous conſentiez tous deux à laiſſer vivre avec vous la pauvre Emilie.

Aimable fille! La pauvre Emilie, dit-elle! Je l'ai embraſſée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre.... ou peut-être, chacune pour ſoi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume; je vous ai tout tracé ſur le champ, & preſqu'auſſi vîte que la penſée. M. & Madame Reves me preſſent. Ils me menent dîner à St. James-Square.

LETTRE LXI.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, 5 Avril.

JE crois vous avoir dit que Miſs Grandiſſon avoit emporté ma lettre d'hier. A notre arrivée, les deux ſœurs m'ont félicité de la préférence que leur frere m'a donnée ſur elles, en me communiquant, d'une maniere ſi tendre, ſes affaires & ſes réſolutions. Milord L... eſt venu auſſi-tôt. On lui avoit montré la lettre. Il m'a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie ? Apparemment ſur ce qu'il n'eſt pas impoſſible que le Ciel ne retire à lui la malheureuſe Clémentine, ou qu'elle ne ſoit renfermée dans un Cloître, ou qu'on ne diſpoſe d'elle autrement ; & que dans cette ſuppoſition votre Henriette peut eſpérer la main de Sir Charles ; c'eſt-à dire, un mari civil, & la moitié d'un cœur. N'eſt-ce pas la ſomme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le Chevalier étoit dans ſon cabinet, avec M. Lowther, ce Chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'uſage, & pour nous demander

la permiſſion de retourner à ſa compagnie. Avec M. Lowther, il avoit deux Médecins renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la ſituation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion ſur le traitement qu'elle demande, ſuivant la différence des ſymptômes. Lorſqu'il eſt revenu à nous, il nous a demandé ſi nous ne jugions pas comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre Pays, les Médecins Anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres Nations ? En approuvant ſes idées, Miſs Grandiſſon lui a déclaré naturellement que ſon voyage alarmoit beaucoup tous ſes amis, & que nous ne penſions point ſans défiance à l'humeur fiere & emportée du Général. Miſs Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que Madame Bemont ne vous conſeille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune Marquis della Porretta étoit à la vérité d'un naturel fort ardent, mais qu'il n'en étoit pas moins galant homme ; qu'il aimoit paſſionnément ſa ſœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelqne indulgence ; qu'avec de juſtes ſujets d'affliction, il étoit naturel d'en regreter amérement la ſource.

Je n'appréhende rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d'un air serein, & je ne vois d'ailleurs aucun sujet de défiance. On m'appelle : le succès sera tel qu'il plaira au Ciel. Si mon voyage est utile à quelqu'un, je m'en crois récompensé. S'il l'est à plusieurs, je suis heureux; & quel que soit l'événement, je serai plus satisfait que je ne le pourrois être, si je fermois l'oreille à la priere de l'Evêque, ne vînt-elle que de lui.

Mylady a voulu savoir quel jour Sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n'est réglé que depuis un instant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, & je compte d'être à Douvres de Samedi en huit.

Nous nous sommes regardés les uns les autres : Miss Grandisson m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il est vrai que j'ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ses adieux au moment de son départ. Ah, Lucie ! c'est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles tirant sa sœur à l'écart, lui a

demandé un moment d'entretien. Ils ont passé une demi-heure ensemble, & nous rejoignant : ma joie est extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de Milord G... Elle a de l'honneur ; son cœur suivra la sienne. Mais j'ai une demande à lui faire devant nos amis communs : le Comte de G... & toute sa famille se joignent à moi, c'est qu'elle m'accorde le plaisir de la voir Mylady G.... avant que je quitte l'Angleterre.

Miss Charlotte n'a pu garder le silence. Je vous ai dit, mon frere, qu'il m'est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particuliérement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miss Grandisson n'obligeât son frere. Elle n'a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances d'un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons l'obligeoient de mettre ordre à ses affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de satisfaction, s'il voyoit sa sœur engagée dans un mariage si digne d'elle. Mylord, a-t-il ajouté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d'être à lui. Obligez un frere qui souhaite

de vous voir heureuse, quoiqu'il ne se promette guere de l'être jamais lui-même.

O Sir Charles ! s'est écriée Charlotte ; vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'est pas question d'une entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J'ai des affaires sans nombre. Mon cœur est dans cette chere assemblée, mais divers engagemens vont m'en éloigner jusqu'à Mercredi prochain. Si vous rejettez aujourd'hui ma priere, je n'ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu ? Je cesse de vous presser.

Ainsi, Monsieur, c'est votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponse d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chere sœur : ce n'est pas celui de Mylord, mais c'est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant Mardi, vous m'obligerez sensiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il est sorti. Chacun s'est efforcé d'engager Miss Charlotte à satisfaire son frere. Mylady L.... lui a représenté qu'il avoit quelques droits sur la complaisance de ses sœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus forte-

ment encore avec elle & son mari ; qu'une vue, d'ailleurs, aussi sérieuse que celle d'arranger ses affaires avant son départ, ne souffroit pas d'objections badines. Vous savez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre dessein est d'épouser Mylord G.... que vous estimez son pere, son oncle & toute sa famille. Ils ont tous aussi la plus haute estime pour vous. Les articles sont dressés. Mon frere vous le dit hier au soir. Il ne manque que votre choix pour le jour...

Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empressement pour se marier lui-même.

Il l'auroit n'en doutez pas, a repliqué Mylady, s'il étoit aussi libre que vous.

Belle proposition ! a repris la capricieuse personne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n'ai pas cessé de quereller depuis quinze ! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma sœur. Un mois n'est pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à sourire devant moi.

Votre frere, chere Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus, si vous consultiez le

temps & l'occaſion. Songez ; ma ſœur, a dit auſſi-tôt Mylord L.... qu'il eſt ſorti dans la réſolution de ne vous pas preſſer davantage, ſi vous le refuſez aujourd'hui.

Je hais cet air déciſif, a-t-elle répondu.

Mais Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus ſérieux, qu'il y a une eſpece de néceſſité ?

Devinez, chere Lucie, la réponſe de Miſs Grandiſſon. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'eſt d'elle que vient tout le mal.

A l'inſtant même, le bruit d'un carroſſe s'eſt fait entendre à la porte, & notre Emilie eſt entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit Mylord G... le Comte ſon perre, & Mylady G... ſa tante. Miſs Grandiſſon a changé de couleur. Elle à prétendu que c'étoit un tour de ſon frere. Juſte Ciel ! a-t-elle dit ; je ſerai donc affligée de toutes parts ? Mais je ſais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la ſotte pour ne rien faire de pis. C'eſt ce que j'appréhende peu, lui a répondu ſa ſœur. Cependant ſouvenez-vous des inſtances de mon frere, & ménagez un peu Mylord G.... devant ſon pere & ſa tante, ſi vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire ? a-t-elle repliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conſeillez-lui donc de ne pas faire

l'impertinent, ni l'homme trop sûr de ses avantages.

Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à Mylady G... Après les premiers complimens : de grace, mon frere, lui a dit Miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite ? Il est convenu qu'il les avoit invités à dîner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t-il ajouté, me causera la plus vive satisfaction, mais vous ne m'en serez pas moins chere si vous le refusez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux ou moins pressant. Mylady G... sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un instant, s'est levée, l'a prise par la main, & l'a priée de passer avec elle dans le cabinet voisin. Elles n'en sont sorties qu'à l'heure du diner. Jamais Miss Grandisson ne m'avoit paru plus aimable qu'à son retour. Une rougeur charmante étoit répandue sur ses deux joues. L'air de satisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faisoit briller dans toute sa figure des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & sembloit adoucir la majesté naturelle de ses traits. Mylord G... a paru charmé, comme si son cœur en avoit tiré les plus doux

présages. Le vieux Comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, Miss Grandisson a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air pensif. Ce changement m'a causé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à mesure que l'Amant touche de plus près à la qualité de Mari, les vivacités excessives d'une Maîtresse se perdent dans les complaisances d'une femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorsque la joie de Mylord vouloit déborder sur ses levres, j'ai fort bien observé qu'elle reprenoit ce regard qui inspire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, Mylady G... & le Comte ont demandé une conférence avec Sir Charles & Mylady L... Elle n'avoit pas duré long temps, lorsque Sir Charles est venu prendre Miss Grandisson, qu'il a conduite à l'assemblée. J'ai remarqué souvent de l'altération sur le visage de Mylord G...

Sir Charles a quitté le conseil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'est adressé à moi : J'espere, m'a-t-il dit, que Charlotte se laissera vaincre, mais je ne la presserai plus. Il sembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorsque Mylady L... l'est venue prier d'aller avec moi au devant de sa sœur, qui avoit quitté Mylady G.... & le Comte, & qui faisoit quelque difficulté

de rentrer. Nous nous sommes avancés vers elle jusqu'à l'antichambre, où nous l'avons rencontrée. Ah! chere Henriette, s'est-elle écriée : plaignez moi, ma chere. L'humiliation est la fille de l'orgueil. Ensuite se tournant vers Sir Charles : eh bien, Monsieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos instances, puisque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de Mylady G... du Comte & de ma sœur. Sans ordre dans mes idées, sans préparation dans les habits, je suis résolue d'obliger le meilleur de tous les freres. Faites Monsieur. Disposez de moi comme vous l'entendrez.

Ma sœur, nous a dit Mylady L.... consent que le jour soit Mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui restoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât... Je ne balance point, Monsieur, a-t-elle répondu ; mais j'avois jugé qu'un mois ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le temps de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité Mylord G... avec un peu d'extravagance ; je devois lui faire espérer, par degrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir Charles l'a serrée entre ses bras, en lui disant qu'il reconnoissoit sa charmante sœur. Il lui a demandé la permission de la présenter solemnelle-

ment au Comte & à Mylady G... Je l'ai accompagné. Cette cérémonie s'eſt faite avec beaucoup de nobleſſe. Auſſitôt, le Comte eſt ſorti pour amener ſon fils, qu'il a préſenté d'abord à Sir Charles. Miſs Grandiſſon m'a dit à l'oreille, en le voyant approcher : je ſuis perdue, chere Henriette; nous touchons à la plus fâcheuſe ſcene de la comédie. Mylord G... a mis un genou à terre, pour lui baiſer la main : mais le tranſport de ſa joie lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d'apprendre que l'heureux jour eſt Mercredi.

Il eſt donc impoſſible, chere Lucie, que Sir Charles n'emporte point tout ce qu'il prend à cœur ! Lorſqu'étant retourné en Italie, il paroîtra dans la maiſon della Porretta, qui ſera capable de lui réſiſter ? La conſidération, qu'il s'y eſt attirée par ſon mérite, ne ſera-t-elle pas augmentée du double ? L'homme, dont ils ont ſouhaité l'abſence, eſt invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les reſſources ſont épuiſées pour la guériſon de Clémentine. Il jouit à préſent d'une groſſe fortune. La renommée de ſes vertus a paſſé dans les Pays éloignés. O ma chere ! quels obſtacles pourront tenir devant lui ? Et ſi c'eſt la volonté du Ciel que Clémentine ſe rétabliſſe, tous ſes amis ne doivent-ils pas concourir

à la lui donner aux conditions qu'il a proposées ? lui-même, après les avoir offertes, sera-t-il libre de les rejetter ?

Il est évident que son cœur est à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être ; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occasion de quelque chose que Mylord L... lui disoit : » Je suis impa-
» tient de repasser la mer. Si je n'atendois
» pas le Chirurgien, j'aurois porté ma ré-
» ponse en personne aux dernieres lettres
» que j'ai reçues d'Italie. » Mais puisqu'il est appellé par l'honneur, par la compassion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour, qu'il suive des loix si fortes. Il m'accorde son estime ; je veux être digne aussi de son amitié. Il m'en coûtera quelques tourmens; mais peut-on mettre quelqu'un au-dessus du monde entier, & n'en pas ressentir quelque fois à son occasion ?

Sir Charles nous a parlé de l'engagement qu'il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Dambys. Le jour d'après, il doit se rendre à Windsor, pour accompagner Mylord W.... son Oncle, dans sa premiere visite au château de Mansfils. Vous ma sœur, a-t-il dit à Milady L.... vous vous chargerez, s'il vous plaît, de faire

remonter les diamans de feue ma tante, dont Mylord W.... veut faire présent à sa nouvelle Epouse. Ils sont si riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous serez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adressant à Mylord L.... & à ses deux sœurs, de votre seconde tante & de toute sa famille. J'envisage avec joie le bonheur qui attend le frere de ma mere dans sa vieillesse; & je ne me réjouis pas moins d'un événement qui va délivrer de l'oppression une ancienne & vertueuse famille.

Vous auriez vu, chere Lucie, le même air de satisfaction briller dans les yeux de toute l'assemblée. Nous nous regardions avec complaisance, pour nous communiquer notre sensibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un Prince bienfaisant, qui faisoit son bonheur du plaisir qu'il nous causoit. Mais où sera-t-il dans huit jours? Et si cette réflexion m'est permise, à qui sera-t-il dans un an?

Il s'est fort étendu sur son ami Belcher, qu'il espere encore de voir en Angleterre, avant son départ. Il s'est plaint de M. Everard Grandisson, qu'on n'a pas vu depuis plusieurs semaines, & qu'il croit livré pour quelques mois, suivant son usage, à quelque nouvelle galanterie. Dans l'étendue de sa bonté, il le croit sincere, chaque fois

qu'il lui voit rompre une mauvaſe habitude. Il eſpere, dit-il, que tôt ou tard il reconnoîtra parfaitement toutes ſes erreurs. Ah, ma chere! quel perſonnage eſt celui d'un libertin, lorſqu'on le compare au glorieux rôle qu'un homme du caractere de Sir Charles fait dans la Société! Mylady G.... & le vieux comte ne ſe raſſaſient point de le regarder & de l'entendre. Ils ſembloient fiers de l'alliance qu'ils vont former avec un homme auquel ils ne connoiſſent rien d'égal.

Dans votre derniere lettre, Lucie, vous me marquez que M. Greville a la hardieſſe de laiſſer échapper des menaces contre ce modelle des hommes. Plaiſante eſpece! Que mon cœur ſe ſouleve contre Greville! Mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(N.) *On n'a donné la lettre précédente, que pour ſoutenir le caractere de Miſs Grandiſſon, & pour lier le changement de ſon état & de ſon nom avec quantité d'incidens qui doivent le ſuivre: mais on paſſe ſur toutes les lettres qui concernent le mariage des Danbys, de Mylord W.... de Miſs Grandiſſon même & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles eſt toujours bon, toujours généreux, juſte, intrépide. Son caractere ne varie point dans les moindres circonſtances. L'admiration croît ſans ceſſe dans tous ceux qui ont*

quelque chose à démêler avec lui ; & celle de Miss Byron devient si vive & si tendre, qu'on ne peut plus se tromper à ses véritables sentimens : c'est un amour vertueux, mais le plus passionné. Ses agitations reçoivent un surcroît fort extraordinaire par l'arrivée imprévue de la Signora Olivia, cette même Dame de Florence, qui a conçu depuis long-temps une violente passion pour Sir Charles, & que l'absence a si peu guérie, qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec son cœur & une immense fortune, le sacrifice de sa Religion. A la vérité cette offre est amenée par degrés. Olivia n'a quitté sa patrie, que sous le prétexte d'un ancien goût pour les voyages. Elle voit d'abord les sœurs de Sir Charles, sous de simples apparences de politesses. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quitté Florence, & qui est charmée de n'être pas étrangere pour tous les Anglois. Mais l'Amour triomphe bientôt de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux Dames Grandisson, à presser leurs freres, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus ; & lorsqu'elle apprend qu'il se dispose à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuse irrésolution. Cependant Madame de Maffet, vieille tante dont elle est accompagnée, la ramene

fort sagement à des considérations d'honneur qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour de Sir Charles. Outre les espérances dont cette Dame la flatte pour l'avenir, elle lui persuade que retourner en Italie, sur les traces, & comme à la suite d'un homme pour lequel on lui connoît une tendresse fort vive, c'est se déshonorer tout-à-fait, au-lieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penser que c'est uniquement son goût pour les voyages, qui lui a fait quitter sa Patrie, sans compter que pendant l'absence de Sir Charles, elle aura le temps de se lier avec les Dames Grandisson, & de se faire aimer dans une famille qu'elle a tant d'intérêt à ménager. C'est Miss Byron qui fait ce récit dans plusieurs grandes lettres à Miss Selby. Elle est peu alarmée des prétentions d'Olivia, mais ses craintes sont plus sérieuses que jamais du côté de Clémentine, & chaque instant qui approche le départ de Sir Charles, augmente son inquiétude. Elle observe tout, elle rend compte à son amie de tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend. La vérité est, qu'elle ne laisse pas d'entrevoir combien il a de peine à la quitter. Il lui fait ses adieux d'un air tremblant. Il lui recommande Emilie. Il se recommande lui-même. Enfin le jour même de son départ, il se dérobe à tous

ceux qui espéroient de l'embrasser, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laisser paroitre ce qui se passe dans son cœur. On appprend qu'il est parti, & Miss Byron en donne la premiere nouvelle à sa cousine.

LETTRE LXII.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Samedi 15 d'Avril.

O Lucie ! Sir Charles nous a quittés. Il est parti. Il est monté en chaise dès trois heures du matin, dans la vuę apparemment d'épargner à ses sœurs, à ses deux beaux-freres, à Mylord W.... & sans doute à lui-même, le chagrin de leur séparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre reveil. Si j'étois dans la disposition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter sur mille circonstances, dont je ne suis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le temps du dîner se passa hier assez agréablement. Chacun s'efforça du moins de paroître gai. Hélas ! de combien de peines est accompagné le plaisir d'aimer & d'être aimé ! Je ne le crois pas moins à plaindre que nous.

La Dame Italienne fut la plus pensive. Cependant Emilie ... ah ! pauvre Emilie ! Elle sortit quatre ou cinq fois pour pleurer ; mais je fus la seule qui s'en apperçut. Après le dîner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de clavessin. Mylady L..... lui succéda. Nous nous efforçames de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un violon. Ensuite il s'assit devant le clavessin. Nous savions qu'il y excelloit : mais c'est le fruit d'un si long séjour en Italie. La Signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même; & nous ne fumes pas surprises qu'elle nous surpassât. L'Italie est la Terre d'Harmonie.

Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d'attention ; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit qu'il avoit reçu la visite de Mylady D... Je me sentois assez abattue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t-il.

Monsieur, Monsieur ! c'est toute la réponse que je fus capable de faire.

Lui même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas, ma chere, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave ! que le Ciel, me dit-il, veille à votre

bonheur, ma chere Mifs Byron! Le mien ne m'eft pas plus cher que le vôtre. C'eft pour exécuter ma promeffe, que je vous parle de cette vifite; fans quoi j'aurois pu vous en épargner la peine, & me l'épargner à moi-même. Il s'arrêta. Enfuite il reprit, car j'étois muette, & je n'avois pas la force de parler. Vos amis, Mademoifelle, feront follicités en faveur d'un jeune homme qui vous aime. C'eft un jeune Seigneur, dont je connois le mérite.... Je vous caufe de l'émotion, Mademoifelle. Pardonnez, j'ai fatisfait à ma parole. Là-deffus, il me quitta, avec une apparence de joie. Comment peut-il être fi tranquille!

On fe mit à jouer. Je fis ma partie, fans y donner la moindre attention. Emilie foupiroit en regardant fes cartes, & je voyois couler des larmes fur fes joues. Qu'elle aime fon Tuteur! Emilie, vous difois-je.... En vérité, je ne fais ce que j'écris.

Pendant le fouper, la trifteffe fut extrême. M. Belcher vouloit partir avec fon ami. Sir Charles détourna l'entretien, & refufa indirectement cette propofition, en recommandant à fes foins les plus empreffés, les deux Dames Italiennes.

Il paffa quelques momens feul avec la Signora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête, les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Emilie chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Avec quel empreſſement ne la chercha-t-elle pas ; il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l'appella ſon Emilie. Il la pria de n'être pas long-temps ſans lui écrire. Elle confeſſe qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que ſoupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choſes à lui dire.

Il n'oppoſa rien à l'eſpérance que ſes ſœurs lui marquerent de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prierent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux Dames Italiennes. Tout le monde ſe retira dans cette attente. Mais ce matin Mylady G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laiſſer retourner chez lui dans une autre eſpérance. Comment a-t-il pu nous quitter ſi furtivement? Je vois que ſa viſite d'hier au matin, étoit une viſite d'adieu pour ma couſine & pour moi. Je m'en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choſes tendres? Que de regrets! que de réflexions ſur ſon ſort! Que d'offres de ſervice! il ſembloit embarraſſé à nous exprimer tous ſes ſentimens. Sûrement, ma chere, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lu dans ſon cœur? Un homme ne peut ſe plaindre. Un homme

ne peut demander de la compaſſion, comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point; c'eſt la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorſque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main juſqu'au carroſſe, à ma couſine Reves. Il me fit la même civilité. M. Reves lui dit; nous comptons, Sir Charles, ſur le plaiſir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il ſoupira. Il me preſſa la main. Il me ſemble du moins qu'il me la preſſa. C'eſt tout. Il n'embraſſa perſonne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je ſuis portée à croire que le Docteur eſt dans le ſecret.

Il y eſt, ma chere. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en déſordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai ſu le départ qu'à ſept heures.

N'eſt ce pas une extrême bonté, dans le Docteur d'avoir penſé à me venir voir? Sa viſite m'a remiſe. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit que ſes ſœurs, ſes beaux freres, ſon oncle, étoient auſſi affligés, que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui ſait.... Mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles ſuppoſi-

tions. Je me ſouviendrai de ce qu'il diſoit hier lui-même, & ſans doute, pour nous inſtruire ; qu'il ſe promettoit de la joie .... Dois-je croire, néanmoins, qu'il ait jugé cette inſtruction néceſſaire pour moi ? Auroit-il penſé à me la donner ? Mais ſilence, vanité ! Loin, loin l'eſpérance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus oppoſé. Clémentine eſt deſtinée pour lui. Il l'eſt pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de ſon émotion, lorſqu'il m'a parlé de Mylady D... ? Ah ! je ne ſouhaite de la devoir qu'aux mouvemens toujours humains de ſon cœur. Il a voulu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois je pas être ſatisfaite ? Je le ſuis. Je veux l'être. Ne m'aime-t-il pas d'un amour ſupérieur aux ſens ? La malheureuſe Olivia n'a pas cette ſatisfaction. Qu'elle eſt à plaindre ! Si je la vois triſte & languiſſante, je ne pourrai lui refuſer ma pitié. Toutes ſes eſpérances trompées : les vues qui l'ont engagée à combattre mille difficultés, à faire un long voyage, à s'expoſer aux flots, à venir juſqu'en Angleterre, renverſées au moment qu'elle les croit remplies ! Elle arrive ; il part : il retourne ſur les aîles de l'amour & de la compaſſion, vers un objet plus cher & plus digne de ſa tendreſſe dans le pays qu'elle a quitté pour le venir chercher dans

le

le ſien. Sa ſituation n'eſt-elle pas beaucoup plus triſte que la mienne? Elle l'eſt à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes?

Je m'écarte, chere Lucie. Pardon, ſi vous vous en appercevez. La perte de mes eſpérances m'a mortifiée, & me rend d'aſſez bon naturel pour être ſenſible aux peines d'autrui. Mais ſi l'adverſité produit cet effet, elle m'en ſera plus facile à ſupporter.

Le docteur m'apprend qu'Emilie, le cœur ſaignant de ſes propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis ſervir à ſa conſolation.... mais n'en ai-je pas beſoin moi-même? Nous mêlerons nos larmes en pleurant l'une ſur l'autre.

Milord W....... retourne à Windford. M. Belcher part dans peu de jours pour Hampshire; d'où il compte revenir inceſſamment pour offrir ſes ſervices aux dames italiennes. Olivia fait travailler à ſes équipages. Elle ſe propoſe de faire ici une brillante figure; mais elle n'aura point ſir Charles avec elle. Que ſert la grandeur pour calmer un cœur troublé? Le comte de G..... & milady ſa ſœur, reprennent le chemin d'Hertfordsire. Milord & milady L...... parlent de ſe retirer pour quelques ſemaines à Colnebroke. Le docteur ſe diſpoſe à partir pour le château de

Grandiſſon, & votre pauvre Henriette pour Northamptonshire. Ciel! ma chere, quelle diſperſion! Mais le mariage de milord W...... raſſemblera une partie de ce monde à Windford.

Emilie arrive. On me dit que cette chere fille eſt tout en pleurs. Elle eſt chez madame Reves, où elle attend la permiſſion de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer enſemble, & prier pour la conſervation de notre tuteur commun. Votre imagination ne peut ſe former une ſcene trop tendre. Adieu, chere Lucie.

LETTRE LXIII.

Miſs BYRON *à la même.*

Dimanche, 16 d'Avril.

O Quelle ſcene! ma chere : mais il eſt inutile de vous la repréſenter. Pauvre Emilie! Vous peindre ſon affliction, ce ſeroit vous retracer la mienne.

Milord W... partit hier pour Windford. Que direz-vous d'une conduite fort bizarre d'Olivia! M. Belcher l'étant allé voir, pour lui offrir de l'accompagner dans ſes promenades, ſuivant le deſir de ſir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes ſortes d'agrémens aux deux dames, elle lui a répondu devant ſa tante, qu'elle lui rendoit graces de ſa civilité; mais qu'elle ne lui

causeroit aucun embarras pendant son séjour, & qu'elle avoit à sa suite quelques gens qui connoissoient l'Angleterre. Il l'a quittée assez mécontent. Dans une visite que milady L... lui a rendue cette après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de M. Belcher & sa réponse. Elle a loué sa figure & sa politesse; mais ce qui lui a fait rejeter un peu brusquement ses offres, a-t-elle dit à milady, c'est qu'elle ne peut douter que le chevalier Grandisson n'ait eu quelques vues dans la commission dont il a chargé son ami. Je les méprise, a-t-elle ajouté; & si j'en étois sûre, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire sentir l'indignité. Milady a répondu que son frere & M. Belcher n'avoient pas eu d'autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur patrie. N'importe, a repliqué la fiere Italienne, je n'attends aucun service de M. Belcher: mais si vous permettez, madame, vous, votre sœur & vos deux milords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes soins. La compagnie du docteur Barlet me sera fort agréable aussi. Je m'attribue quelque droit à celle de miss Jervins, que je me suis efforcée de retenir en Italie; mais votre frere, à qui les raisons ne manquent jamais pour s'opposer... N'en parlons

plus ; néanmoins, je ne verrai pas moins volontiers cette beauté angloise, que vous nommez miss Byron. Je l'admire d'autant plus que, si je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuse de faire une liaison plus étroite avec elle.

Milady lui a fait une réponse fort civile, pour elle-même & pour son mari : mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma province, & que le docteur étoit appellé par quelques affaires pressantes dans les terres de sir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue que la dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident. Une bagatelle, a répondu l'Italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cause ; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la curiosité de milady. Elle a prié Emilie, qu'Olivia souhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeûner, d'employer toute son adresse pour découvrir le secret : car en refusant de s'expliquer, la dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Milady G...... me propose avec beaucoup d'instances, de donner un mois avec elle à tous les amusements de la ville. Mais je n'ai rien de si pressant dans le cœur que de me voir aux pieds de ma grand'maman

& de ma tante, & de pouvoir embrasser à mon aise ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northamptonshire. Je ne crains que mon oncle. Que de railleries il prépare à son Henriette! Ce ne sera, j'en suis sûre, que pour la divertir, & pour faire régner la joie autour d'elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s'en accommode plus. Cependant, qu'il se donne carriere, si ce badinage lui plaît.

Les instances se renouvellent si souvent pour m'arrêter ici plus long-tems que je ne le dois & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres amis, que je me mette en chemin pour le château de Selby vendredi prochain?

Dimanche au soir.

O chere Lucie! quelle étrange histoire j'ai à vous raconter! Emilie sort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. L'orsqu'elle s'est vue seule avec moi, elle m'a jeté ses deux bras autour du cou. Ah! Mlle. s'est-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une personne au monde que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'est la dame italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northamptonshire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

O mademoiselle ! j'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuer mon tuteur.

Ils se retirerent ensemble ; vous vous en souvenez, mademoiselle. Mon tuteur avoit le visage enflammé à son retour ; il envoya sa sœur vers elle, & nous étions surprises qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât son voyage : elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'espérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croyez bien, mademoiselle ; il saisit sa main, & lui ôta le poignard ; mais en se débattant, elle se blessa au poignet. Delà vient son large ruban noir. Méchante femme, d'avoir été capable d'un si cruel dessein ! il se contenta de lui dire, après l'avoir désarmée : Quelle violence ! & qu'en espérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux instrument ; vous n'aurez point occasion d'en faire usage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. O ma chere ! ai-je dit à Emilie, nous savons ce que de vertueuses femmes lui ont fait souffrir ; mais cette Olivia n'est pas du

nombre. L'aventure peut-elle être vraie? De qui la tenez-vous?

De madame Maffei même, qui croyoit que ſir Charles ne nous l'auroit pas cachée; & lorſqu'elle a ſu que nous l'ignorions, elle a paru fachée de me l'avoir appriſe: elle m'a priée même d'en garder le ſecret; mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu'Olivia regrette beaucoup ſon emportement, ſur-tout lorſqu'elle penſe qu'il lui a pardonné ſur le champ, & qu'enſuite il l'a recommandée fort affectueuſement à toute ſa famille. Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle eſt à plaindre! n'ai-je pu m'empêcher de répondre, avec un ſoupir. Mais voyez, chere Emilie, de quoi les paſſions déréglées nous rendent capables, nous qui ſommes naturellement ſi foibles & ſi tendres! Cependant, lorſqu'elle marque du repentir, non-ſeulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux ſœurs de ſir Charles & à leurs maris; ils ne pourroient déguiſer l'horreur qu'elle ne manqueroit pas de leur cauſer; & ce ſeroit un nouveau ſujet de déſeſpoir pour la malheureuſe étrangere.

Madame maffei n'a pas laiſſé d'ajouter que ſi la fureur de ſa niece ne s'étoit point ralentie, ſir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardieſſe. Lorſqu'il lui eut

arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & son premier mouvement fut de se jeter à genoux devant lui. Je vous pardonne, & le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il : d'un air où elle confesse elle-même que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya sa sœur, & s'étant rétiré dans son cabinet, il ne fit pas même la confidence de son chagrin au docteur Barlet, quoique je me souvienne fort bien que le docteur l'y suivit presqu'aussitôt.

C'est apparemment le reproche qu'Olivia se fait de sa violence, qui lui a fait prendre un air si modéré jusqu'au moment du départ.

Juste Ciel! que faire? Je reçois une carte de milady D......... pour nous demander, à madame Reves & à moi, si nous serons au logis demain au matin. Elle vient me dire sans doute, que sir Charles ne pensant point à miss Henriette Byron, Milord D......... peut reprendre ses espérances, & peut-être emploiera-t-elle la recommandation de sir Charles en faveur de son fils. S'il arrive qu'elle me tienne ce propos, Ciel! donne-moi toute la patience dont j'ai besoin pour l'entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente femme.

Fin du cinquieme volume.